

1^{re} Année N° 2.

Prix de l'abonnement : Fr. 80.— l'an.

15 Juin 1928.

Prix du numéro : Fr. 7.50.

Variétés

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE DE L'ESPRIT CONTEMPORAIN

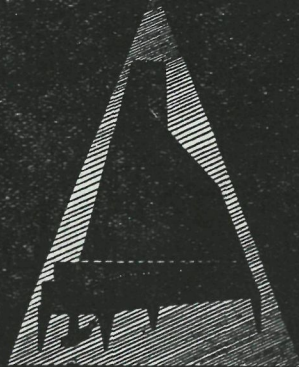
DIRECTEUR : P.-G. VAN HECKE



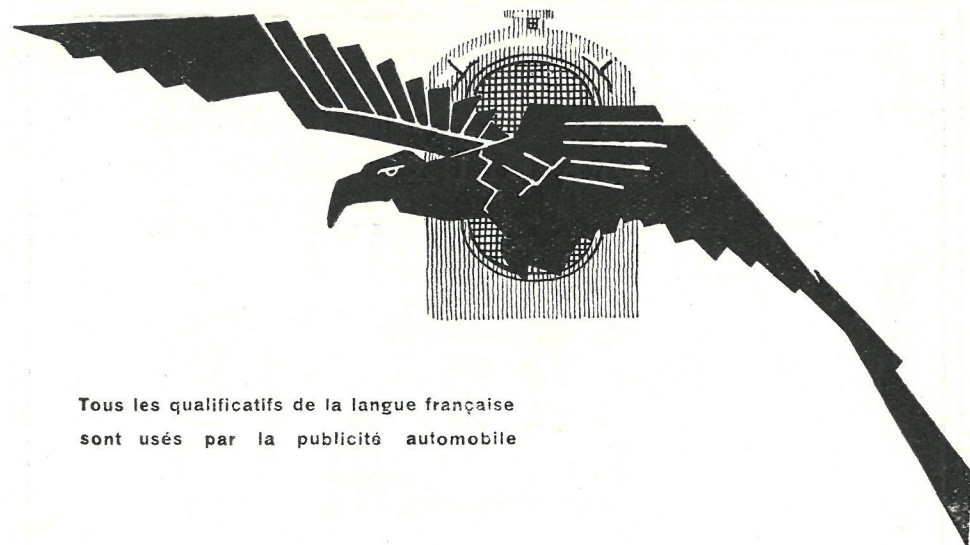
ÉDITIONS « VARIÉTÉS » - BRUXELLES

PLEYEL

FOURNISSEUR DE LA COUR



SUCCURSALE
DE BRUXELLES
101 RUE ROYALE



Tous les qualificatifs de la langue française
sont usés par la publicité automobile

Ne lisez plus les voitures
ESSAYEZ - LES

et vous roulez en

**CHENARD
ET
WALCKER**

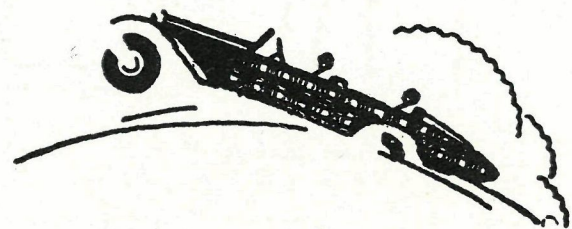
ANDRÉ PISART

42, Boulevard de Waterloo,
31, Avenue Louise, 31

BRUXELLES



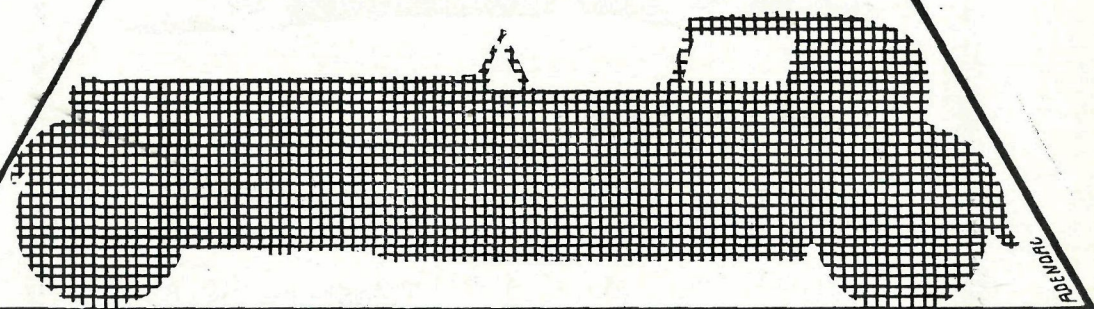
Jos. COUSIN & M. CARRON
33, RUE DES DEUX-ÉGLISES, 33
Bruxelles Téléphone 331,57



VOISIN
6 CYLINDRES 14 & 24 CV

ANCIENS ETABLISSEMENTS D'ETEREN FRERES

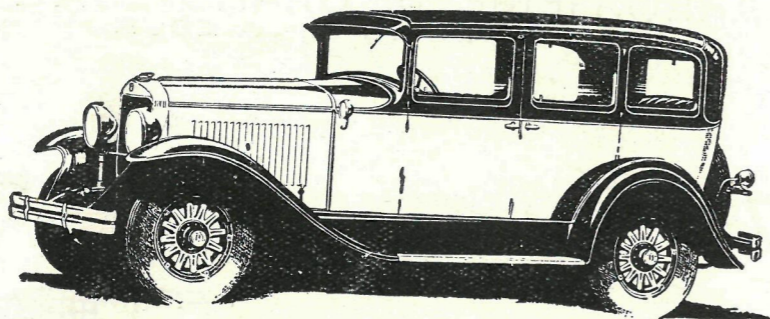
SOCIÉTÉ ANONYME
CARROSSERIE DE GRAND LUXE—
FOURNISSEURS DE LA COUR



RUE DU MAIL 50 BRUXELLES

GRAHAM PAIGE

8 CYLINDRES
6 CYLINDRES



Agence Générale :

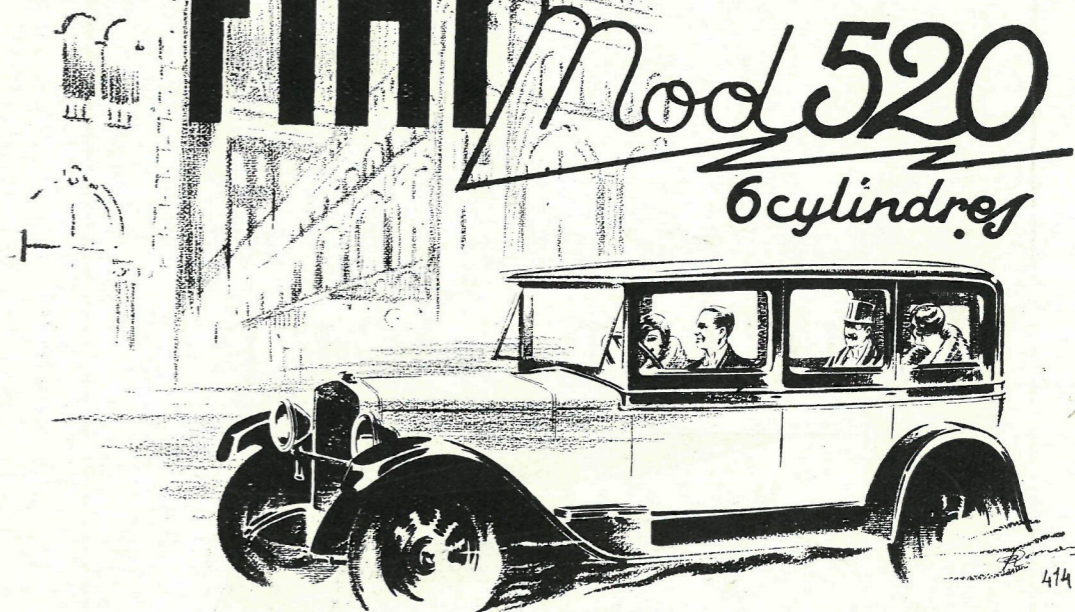
36, Rue Gallait --- BRUXELLES

Téléphone 541.63

La nouvelle

FIAT

Mod 520
6 cylindres



520 -- 12 CV. 6 CYLINDRES

Châssis	fr. 40.000
Torpédo	46.000
Conduite intérieure 5 places.	53.000

509 -- 8 CV. 4 CYLINDRES

Spider luxe	fr. 26.900
Torpédo luxe, 4 portières.	28.900
Conduite intérieure	30.900
Cabriolet.	29.800

Cette voiture est livrée avec 5 pneus et tous les accessoires

AUTO-LOCOMOTION

35, rue de l'Amazone, BRUXELLES --- Tél. 448,20-448,29-449,87-478,61

BRUXELLES

11, RUE CRESPEL

TÉLÉPHONE 858,27

LUCILLE VEBB



M O D E S

VI

**tissus modernes pour la
couture et l'ameublement**



toile de Tournon : « fleurs » — composition de Raoul Dufy

bianchini, fériér

paris : 24^{bis} avenue de l'opéra

bruxelles : 5 pl. du ch^p de mars

Maison Jean

63 avenue Louise 63

Bruxelles

Téléphone 265,47



Ses coiffures
Ses postiches d'art
Ses produits Alix

NELSON

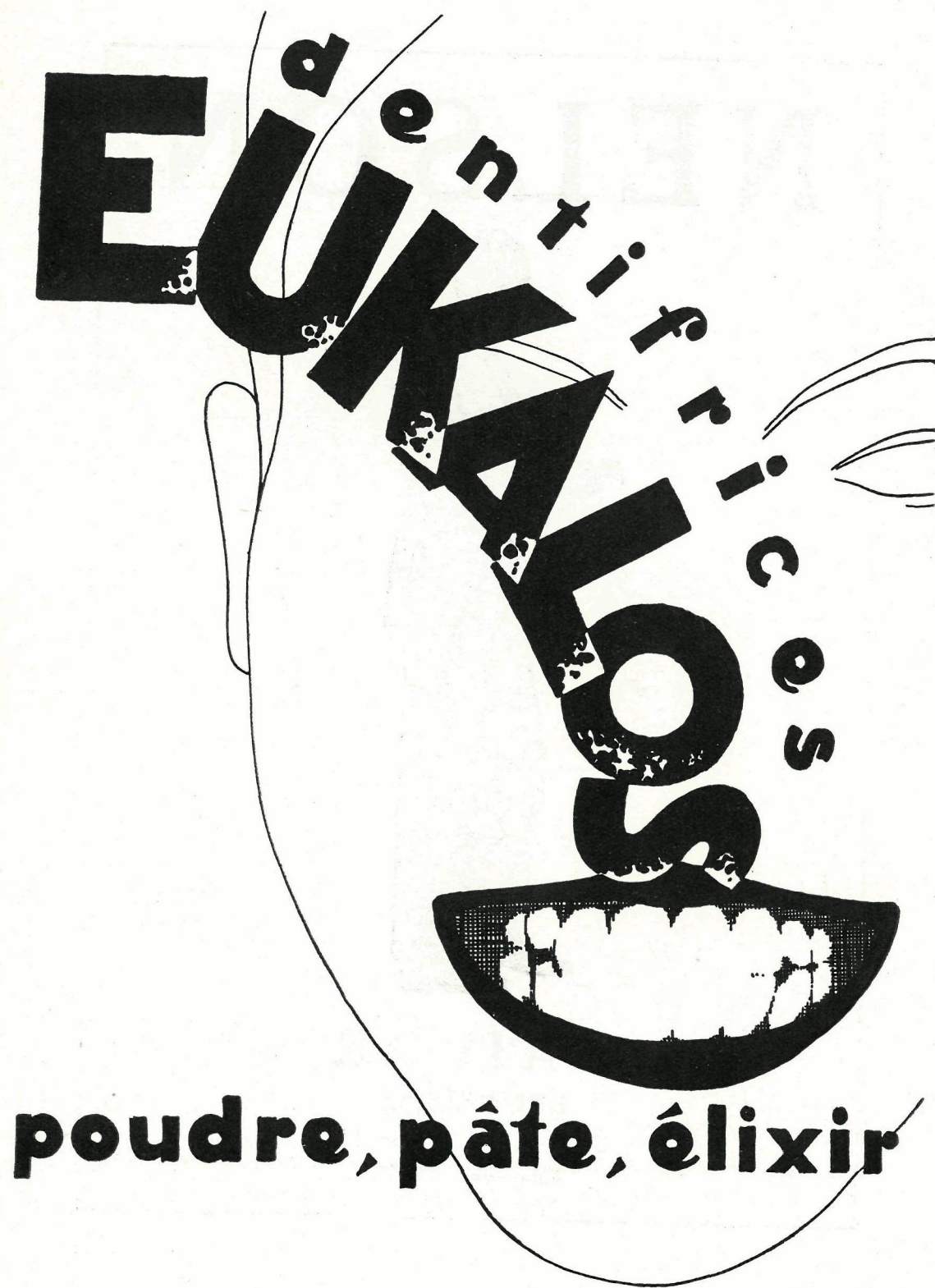


TAILOR

BRUXELLES

34 rue de Namur 34

Téléphone 159,78



Y. Obazinski.

LES SOINS HYGIÉNIQUES DU VISAGE

Les soins de beauté bien compris, suivant les règles d'une bonne hygiène, conservent la finesse de la peau et la pureté du teint. Ils empêchent la naissance des rides et préviennent les autres désordres causés par les fatigues ou par l'âge. Ils gardent à l'épiderme toute sa fraîcheur; ils sont les secrets qui donnent au visage la vraie beauté, la beauté naturelle

LES PRODUITS DE BEAUTÉ MARQUINETTE

répondent à tous les besoins de la femme élégante et soucieuse de sa beauté

LAVAGE ET MASSAGE DU VISAGE

Le sel, le Cold cream, la crème anti-rides, la cire, la crème jaune la crème sport MARQUINETTE

GRAND NETTOYAGE ANTISEPTIQUE DU VISAGE

La lampe à fumigations (vapeur et essence balsamique MARQUINETTE)

POUR LES PEAUX NEUTRES

Le Tonic MARQUINETTE, la Lotion n° 1 et la crème n° 1 MARQUINETTE

POUR LES PEAUX SÈCHES

La Cire antiseptique MARQUINETTE, la Lotion n° 1 et la Crème n° 131. la crème jaune MARQUINETTE

POUR LES PEAUX GRASSES

La Crème orientale MARQUINETTE, la Crème n° 2, l'eau blanche MARQUINETTE

CONTRE LES POINTS NOIRS

La Féculé MARQUINETTE, la Lotion n° 1, la Crème n° 2 et la Crème jaune MARQUINETTE

POUR LE SOIR ET LE THÉÂTRE

La Crème émail, le Fond de teint, le Lait de beauté MARQUINETTE

POUR LES MAINS ET LES ONGLES

La Pâte n° 54, le Blanc mystère MARQUINETTE

La Vaseline, la Rosée, le Brillant MARQUINETTE

POUR LA BOUCHE ET LES DENTS

L'Eau dentifrice MARQUINETTE, le Baume MARQUINETTE

POUR LA GORGE ET LES SEINS

La Lotion tonifiante MARQUINETTE n° 61, la Crème fortifiante MARQUINETTE n° 63

POUR LA CHEVELURE

La pommade à la mœlle de bœuf, la lotion capillaire MARQUINETTE

La Lotion flou MARQUINETTE, la Lotion bleue MARQUINETTE

Se vendent chez les coiffeurs, manucures et masseuses ayant une clientèle élégante.

*La brochure MARQUINETTE
donne des explications détaillées pour chaque traitement*

LABORATOIRE : 95, RUE DE NAMUR, BRUXELLES

C. Collard de Thuin et Fils
JOAILLIERS
BREVETÉS DE S. M. LE ROI DES BELGES

MAISON FONDÉE EN 1880

Les perles, les brillants, les pierres précieuses de couleur constituent la forme nouvelle du capital. — Ce capital est impérissable et ne cesse de grandir à condition que l'on sache choisir son joaillier — Les joailliers C. Collard de Thuin et fils créent et exécutent eux-mêmes leurs modèles dans leurs ateliers. Ils achètent leurs matières premières aux sources directes, sans passer par les intermédiaires. Grâce à cela, leurs collections de bijoux sont admirablement variées, composées avec le meilleur goût, et d'un caractère parfaitement contemporain. Grâce à cela aussi, leurs prix sont incomparables. Les importantes transactions de cette maison de premier ordre lui permettent de se contenter d'un bénéfice réduit en vendant, à qualité égale, meilleur marché que partout ailleurs.

Bruxelles : 1 et 3 Boulevard Adolphe-Max
Ostende : Digue de Mer

Le cigare
de
l'homme
du monde



VINHOS DO PORTO

ANT^o CAET^o RODRIGUE & C^A

CASA FUNDADA EM 1828

PORTO

GRANDS PRIX PARIS ET CHICAGO 1893

un disque
un phono
COLUMBIA



en vente partout
agence
générale
belge pour le gros :
50, rue philippe de
champagne, bruxelles

VARIÉTÉS

Revue mensuelle illustrée de l'esprit contemporain

Directeur: P.-G. van Hecke — Administrateur: Paul Nayaert

1^{re} Année — N° 2

15 Juin 1928

SOMMAIRE

André de Ridder *James Ensor à Ostende*
James Ensor *La Gamme d'Amour : Berceuse*
Henri Vandeputte *Eloge d'Ostende*
Jacques Darnetal *Au dos des toiles*
Albert Valentin *Ce que j'en dis, c'est pour votre bien...*
Georgette Camille *Le bal nègre à Paris*

Albert Valentin *Aux soleils de minuit (II)*
Paul Fierens *Des rues et des carrefours*
Ephéméride pour le mois qui vient (A. V.)

VARIETES

Chansons de bord — Maxime Gorki à Sorrento — Gorki et le commissaire — « Retour du Tchad », par André Gide — Hans Arp et les Ombrils — Un peintre généreux — James Ensor, l'autre — Le surréalisme et la peinture — La faillite des Salons officiels — « La peinture belge contemporaine », par Louis Piérard — A propos de l'Exposition d'Art précolombien, à Paris — Le Cirque (Charlie Chaplin) — Moulin-Rouge (Ewald-André Dupont) — L'Aurore (Murnau) — Le Voyage à l'Union Coloniale de Bruxelles — Le Cuirassé Potemkine (Eisenstein) — L'étoile de mer — Chronique des disques — Les Ballets Russes de Serge de Diaghilew — Concert Quinet — Martyres casquées — Cocktails — Buster West — Fait-divers — Le portrait de Bernard Shaw — Le bon sens belge ou quinze ans après.

Nombreux dessins et reproductions
(Copyright by Variétés)

Le dessin reproduit sur la couverture est de James Ensor

Prix du numéro : Fr. 7.50

A l'étranger : 2 Belgas

Prix de l'abonnement pour la Belgique: 80 fr.— Pour l'étranger: 22 belgas.

REDACTION ET ADMINISTRATION : Bruxelles, 11, avenue du Congo
Téléphone: 395,25 — Compte chèque-postal: P.-G. van Hecke n° 2152.19.

SERVICE DE LA PUBLICITE :

P. Richir et G. Herzberg : « La Publicité Mondaine »
Bruxelles, 3 avenue Louise. Téléphone 271.76

Dépôt exclusif à Paris : LIBRAIRIE JOSE CORTI, 6, rue de Cléchy



norine

robes
fourrures
à la mode

67
ave.
nue
louise
bruxelles

tél. 116.63



Jean Lurçat

JAMES ENSOR A OSTENDE

par

ANDRÉ DE RIDDER

Malgré son prestige et une gloire que personne ne songe désormais à lui contester, Ensor est resté fidèle à la solitude. La mer est encore pour lui le sûr asile qu'elle fut pendant les âpres années d'incompréhension et de pauvreté — ces lauriers blessants qu'on ne refusa jamais à son front de Christ honni, au cours d'une carrière cependant bien longue et très active. Ensor a 68 ans, et c'est à l'âge de 20 ans, — vers 1880, — qu'il créa ses toiles, encore aujourd'hui les plus recherchées. Toutefois, ce n'est que depuis peu, dix ans tout au plus, qu'on a bien voulu lui reconnaître, à peu près généralement, cette place éminente dans la peinture belge qui lui revient de plein droit et qui est la première. On continue, par ailleurs, de lui contester celle qu'il occupera, un jour ou l'autre, dans la peinture européenne contemporaine, lorsque l'histoire sera écrite sans parti-pris d'école ou de race, et sans cet exclusivisme borné et arrogant qui tend à réserver à deux, trois grandes nations, et principalement à la France, la priorité artistique de la présente époque.

Ce n'est pas sans raison qu'il s'est représenté lui-même, à diverses reprises, comme le bouc émissaire que critiques et amateurs ont couvert d'épines et conspué à qui mieux mieux. Loin des disputes

esthétiques, il a travaillé en silence, se fiant à ses seules ressources. L'océan l'appelait, devant lequel il a promené, durant maintes décades, son génie incompris. Il s'y est nourri d'un tonique amer, mais substantiel. Il s'y concentrait, s'épurait et se fortifiait dans un isolement superbe, travaillant sans hâte, en toute indépendance, gêné peut-être, mais à aucun moment envahi par l'appât du gain, uniquement stimulé par son dévouement à l'art, son esprit de recherche et son goût du combat. Ostende, plus dédaigneuse qu'hostile, abandonnait à son sort, à la fois triste et salubre, le bohème taciturne, luttant contre le vent et le flot, agrippé à sa bouée. Sans le répéter beaucoup, il était attaché à sa ville.

Il y a peu de temps encore il m'affirmait, dans une lettre, son désir de « s'attacher uniquement à la mer » et de ne point quitter « Ostende, la ville des merveilles et des eaux ». C'est un chapitre que je tâcherai d'écrire un jour, pour montrer l'influence d'Ostende, de son océan glauque, de ses ciels opalins, de ses marins déformés, de sa bourgeoisie taciturne, de sa flottante population cosmopolite, sur l'art même de celui qui est aujourd'hui le citoyen le plus illustre de l'ambitieuse cité balnéaire. Il y est né et, sauf les trois années qu'il passa à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, de 1877 à 1880, il n'a pas cessé d'y vivre. C'est là qu'il a depuis toujours son atelier, près de la digue et de la mer, au-dessus d'une de ces boutiques du littoral, remplies d'objets hétéroclites, coquillages et nacrés, porcelaines et faïences, poissons séchés, filets de pêche, drapelets, seaux et pelles pour gosses, bateaux matés. Déjà sa grand'mère tenait un magasin de souvenirs d'Ostende, de coquillages et de chinoïseries. Sa mère, — avec laquelle l'artiste, resté célibataire, a toujours vécu sous le même toit et qui n'est morte qu'en 1915, — a continué ce commerce. Après son décès, et pour demeurer fidèle à la tradition familiale, Ensor se résolut à patronner, à son tour, la boutique. Elle est tenue aujourd'hui par une vieille parente à qui il a abandonné le soin de gérer des affaires auxquelles il ne s'intéresse que par amour des coquillages, des choses de la mer et des objets baroques. La vitrine du magasin lui sert, depuis quelque temps, à faire une généreuse campagne anti-vivisectionniste.

Grimpez au premier étage, jusqu'au salon qui sert de salle à manger et de bureau à l'artiste, et de là, au second étage, où se trouve son double atelier ; dans tout cet appartement vous trouverez, à chaque pas, entassés jusqu'à l'encombrement, de ces merveilles de tous les continents, surgis des profondeurs mystérieuses de l'océan et des terres lointaines : coquillages et masques surtout, éventails et potiches, poupées et marionnettes, étoffes vieillies, aux teintes fanées. C'est dans la contemplation de ces choses qu'Ensor a trouvé quelques-unes des nuances les plus fines et des reflets les plus rares dont il a parsemé ses tableaux. Plusieurs de ses toiles, du reste, et sans crainte de se répéter, nous montrent tous ces accessoires favoris, ces bibelots caressés par l'œil, ces signaux du rêve, dotés d'une saveur romantique qui ne cessent de se mêler à ce qui, chez Ensor, est précision d'esprit, lucidité d'intuition et humour instinctif.

C'est sur la digue ou la plage, l'été, dans le grouillement des villégiaturistes et des baigneurs, qu'il a croisé quelques-uns des types les plus

bouffons que, dans ses eaux-fortes, presque aussi remarquables que ses tableaux, plus pénétrantes souvent, il a dessinés en des traits d'une cruauté véridique, à peine déformatrice, et d'une cocasserie hautement lyrique. Parmi les pêcheurs et leurs femmes, de véritables monstres se présentent, aux laideurs agressives, aux allures de drôles. Leurs passions somnolent derrière leurs visages ravagés, leurs corps déhanchés, jusqu'au jour où, à l'occasion d'une kermesse ou d'un carnaval, elles flamboient dans une débauche de fantastique. Ensor a gardé, de ses souvenirs d'enfance, des carnivals ostendais surtout, des visions horribles de masques tragiques et de trognes hilares. Il aime également se souvenir des processions auxquelles il assista et où il entrevit ce qui constitue dans son œuvre souvent féroce, la part de tendresse et de grâce, la beauté encore intacte des enfants, des filles adolescentes, des femmes jeunes. Remarquez du reste, comme dans cet œuvre, où l'homme est généralement d'une insigne laideur — transparence de l'âme sur la gangue de chair, — l'enfant souvent, la femme parfois, ont de charme, de légèreté, de clarté.

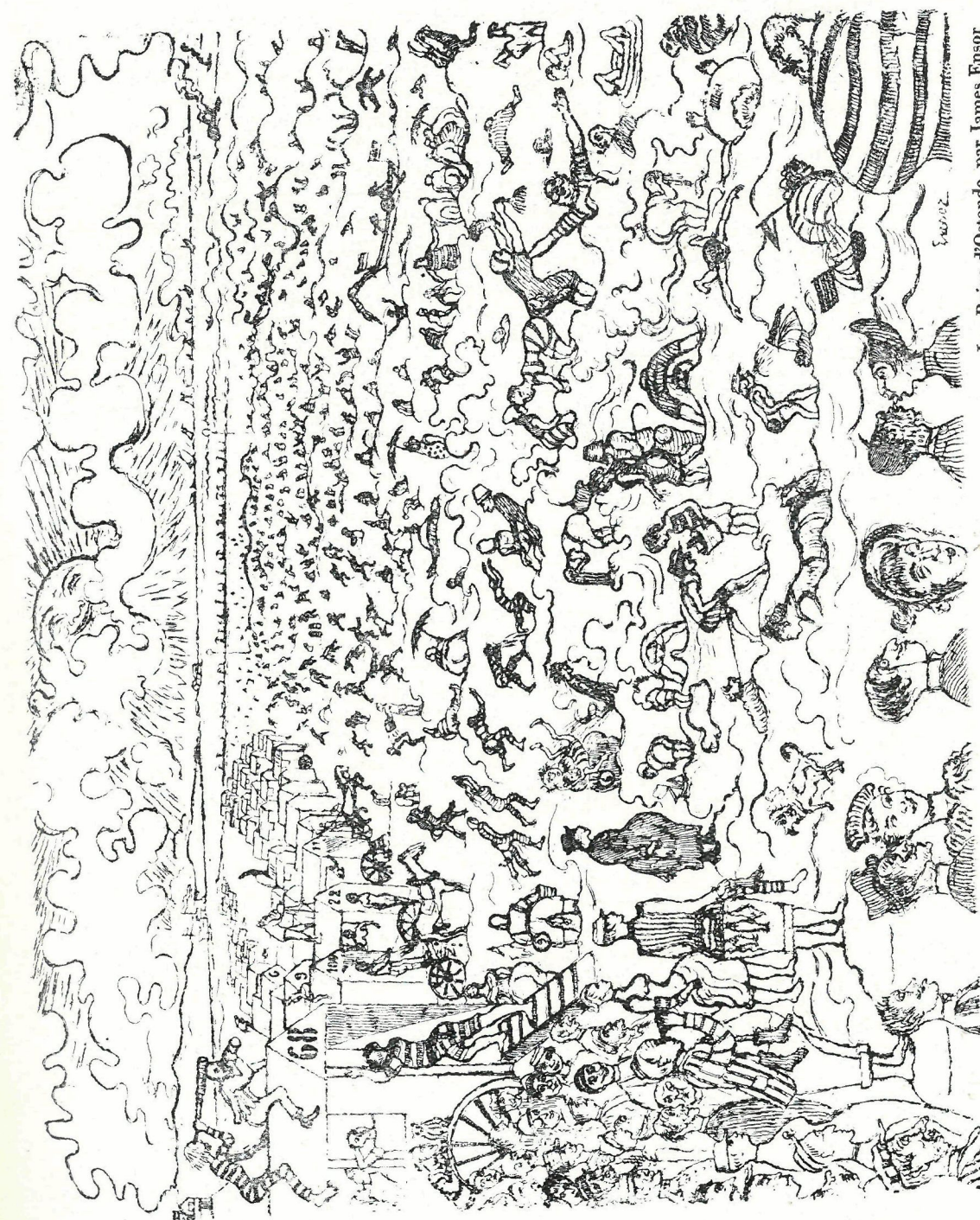
L'océan et Ostende l'ont bien servi. Et il conviendrait de faire ressortir avec plus de détails et de profondeur ce que ce grand artiste doit précisément à cette retraite maritime, à laquelle le contraignirent diverses circonstances : son tempérament d'isolé, son amour filial, aussi bien que le manque de succès et la méconnaissance de son génie par ses contemporains imbéciles. Ce n'est d'ordinaire pas au Kursaal qu'on rencontre Ensor, sauf aux séances de musique. Il n'aime ni le luxe, ni la convention. Son ardeur au travail ne l'a pas abandonné, malgré son âge avancé. C'est encore toujours dans son atelier qu'il se plaît le mieux, devant son chevalet et au milieu des quelques toiles qu'il a pu sauver et qu'il a juré de ne pas céder aux marchands et amateurs. Il est bien résolu à finir ses jours dans la société de ces œuvres qu'il choie, qu'il a explorées jusque dans les moindres recoins, dont il connaît et affirme sans fausse honte, en toute conscience de sa force, la pure et rare beauté. De son *Portrait* de 1888 à celui tout récent de sa nièce, de la *Dame en gris* à la *Femme en détresse*, ses regards glissent sur les valeurs les plus précieuses, les jeux de la lumière, ses plans, ses gravitations patiemment pénétrées, dans une vie d'incessantes recherches. Mais la toile devant laquelle il s'arrête de préférence, ne serait-ce pas cette fameuse *Entrée du Christ à Bruxelles*, œuvre gigantesque par ses dimensions comme par son esprit, œuvre de combat et d'éternité, qui demeurera comme l'une des plus vastes créations de l'art de notre époque ? Elle remplit tout un mur, étrangement peuplé de centaines de personnages, dont certains semblent sortir du cadre et marcher sur vous, avec leur rire et leur audace, dont les autres, mûs par leur révolte, stimulés par leur amour, s'étagent autour du Christ rédempteur, minuscule et cependant dominateur, comme rayonnant au milieu des étendards et des cartels, des instruments de musique et des tréteaux de foire, dans cette cohue d'une foule en délire, composée d'ouvriers, de politiciens et de baladins. Sur le mur opposé à celui qu'occupe tout entier cette fresque cadencée au rythme des cuivres et des tambours révolutionnaires, s'étale une autre toile qu'Ensor chérit de tout son cœur : le projet de ce ballet *La gamme d'amour*, pour lequel

le peintre-compositeur a créé aussi bien la partition que les décors et costumes. Là encore, l'imagerie populaire, le théâtre des marionnettes, les boîtes de jouets, la gravure folklorique ont aidé l'artiste à susciter une vision fantasmagorique. De vieilles façades, baroquement enluminées, s'accotent à des cathédrales et palais chimériques, dans une ville gothique de quelque part, couverte de fanions de fête et de serpentins carnavalesques. Soubrettes accortées, militaires empanachés, enfants, touristes, bourgeois à la panse rebondie, mitrones et mitrons, musiciens, arlequins et colombine alertes, tous gambadant, dansant, se trémoussant comme sur un rythme de musique forcené, formant le cortège le plus disparate et cependant le plus joyeux, défilant devant les notables aux nez fourchus, aux crânes éliptoïdes, aux groins lippus, assis dans leur loge, impassibles et grotesques. Et c'est une floraison de roses tendres, de bleus clairs et de verts truculents sur les visages, les costumes, les maisons. La satire la plus agressive s'allie ici à la tendresse la plus enjouée, le burlesque caricatural d'une scène de drôles à la grâce folâtre d'une fête galante.

Ensor ne cesse pas de travailler. Il peint, dessine, fait des lavis. Sa matière s'allège et se clarifie de plus en plus, se complaisant à des délicatesses impondérables, des reflets de couleurs à peine enduites sur la toile, transparentes, fulgurantes comme des opales. Ce sont de beaux jardins de rêve qu'il trace, avec leurs fleurs, leurs lianes, leurs fées, des guirlandes de corps qui sont comme des roses, grappes de chairs croulantes, des bibelots presque inconsistants, auxquels s'accrochent les accidents d'une lumière soyeuse. Ses crayons, rehaussés de lavis, dans lesquels la matière se réduit à presque rien, quelques traits, de légères touches de couleur, présentent une irréalité bigarrée, vaporeuse, d'une impalpable ténuité.

S'il sort, il sait vers où diriger ses pas : vers telle maison amie, vers tel café où il retrouvera ses camarades écrivains du *Carillon* ou ses confrères, les peintres d'Ostende, puisqu'aussi bien Constant Permeke et Léon Spilliaert ont également cherché un refuge auprès de cette Mer du Nord, qui tonifie leur œuvre. Mais c'est surtout sur la plage qu'on le voit flâner à maintes reprises, fier de sa verte vieillesse, avec sa barbe cavalière, depuis peu fortement givrée, les épaules encore robustes, à peine voûtées sous la cape romantique dans laquelle il se drape. Qu'ils sont bien connus à Ostende — et ailleurs — cette pélerine noire d'Ensor, ce chapeau plat à larges bords, ce parapluie un peu champêtre qu'il ne quitte pas. Je les connais depuis aussi longtemps que lui, inséparables de sa silhouette familière, toujours identiques à eux-mêmes, encore que probablement renouvelés par intervalles, au cours de sa carrière de jeune, puis de vieux rapin.

De temps en temps, un court voyage, pour se délasser ; ou une fugue vers Bruxelles, où résident des sirènes, pour lui autant que celles de la Mer du Nord tentantes. Ou une visite à Anvers, principalement à l'occasion des expositions de l'« Art Contemporain », le cercle qui, toujours, aime et défendit, avec ferveur, un Ensor, jusqu'à une date récente, bien moins apprécié par la capitale. Ce qui vaut à quelques collections anversoises l'honneur de détenir la plupart des maîtresses-toiles de l'artiste. C'est l'« Art Contemporain » qui, en 1921, prit



Les Bains d'Ostende, par James Ensor

l'initiative d'organiser ce banquet Ensor qui fut pour l'humilié d'Ostende sa plus éclatante revanche et la consécration définitive, officielle, presque bourgeoise de son exceptionnel génie. La manifestation groupa autour de lui, à côté de nombreux représentants de ces pouvoirs et organes publics qu'il ne doit pas plus affectionner aujourd'hui qu'autrefois, une jeunesse enthousiaste, celle sur laquelle Ensor a toujours compté pour le venger des avanies si longtemps subies avec courage.

Ah ! ces banquets, jadis, de l'« Art Contemporain » ! les sorties nocturnes après le festin, dans les bars et dancings du quartier de la gare et dans les bouges et cabarets du port, où tout ce que la Belgique compte de peintres et écrivains hardis se pressait autour du Maître étincelant de joie, l'animateur de chacune de ces agapes, tantôt dansant et chantant, s'amusant comme un adolescent barbare, tantôt coulant à ses disciples ses aphorismes concis ou accablant de ses sarcasmes les timorés et les lâches, sur lesquels il n'a cessé d'appeler « les finales crevaisons grenouillères ». Je me souviens particulièrement d'une séance de lutte bien épique — feinte en partie, peut-être bien un peu sincère — entre Ensor et un des échevins de la ville d'Anvers, peintre lui aussi dans ses bonnes années. Tous deux ayant jeté bas, l'un le veston, l'autre l'habit qu'ils avaient revêtus ce soir-là, ils se livraient à un pugilat en règle, entourés d'une bande de filles nues, passionnées et admiratives, parmi les miroirs et les lumières roses de ce « Palais de Cristal », dont nous avons retrouvé si souvent, par la suite, la charnelle image dans plusieurs toiles de la jeune école française.

Les anecdotes sur Ensor ne manquent pas. Quelques-unes des plus piquantes se rapportent aux démêlés qu'il eut avec les critiques les plus notoires de son temps — il en a caricaturé quelques-uns, dans un dessin, *Les mauvais critiques*, et une eau-forte, *Les bons juges*, très connus l'un et l'autre — ainsi qu'avec certains de ses plus illustres confrères. Pour ne citer qu'un de ces cas pittoresques, Ensor ne goûtait guère M. Fétis, au moment de la naissance du Cercle des XX, le doyen de nos critiques d'art et qui, de son côté, n'appréciait aucunement la peinture du jeune Ostendais. Un jour qu'il était de passage à Bruxelles, l'idée lui vint de tirer de son « persécuteur » — un de ces démons qui le « turlupinaient » nuit et jour — une vengeance éclatante. Avec un ami, il se posta place du Musée et quand M. Fétis sortit de la Bibliothèque Royale, ils se précipitèrent tous deux à sa rencontre en faisant les grimaces les plus effroyables, Ensor jouant de la flûte avec son nez, le carabin qui l'accompagnait contrefaisant les grognements du porc à s'y méprendre. Cette scène figurait, prétendait Ensor, « les diables turlupinant un critique ».

Un peu plus tard, à l'occasion d'un article du *Coq Rouge*, dans lequel il avait violemment attaqué l'œuvre d'Alfred Stevens, Ensor eut maille à partir avec le vieux maître. L'on connaît le style superbement imprécatoire d'Ensor, son élan, sa verve ; il surprit et enchantait tous ceux qui lurent les remarquables *Ecrits de James Ensor*, lorsque parurent, pour la première fois, par les soins de *Sélection*, les chroniques, articles et discours de ce peintre, maniant la plume avec la dextérité et la vergogne d'un pamphlétaire, mais parfois aussi avec la lucidité et la perspicacité d'un pénétrant critique. Mais cette fois-là, les choses fail-

lirent se gâter. Un matin, l'on vit débarquer au bureau du *Coq Rouge* deux des fils de Stevens, qui s'efforcèrent d'attirer Ensor sur le pré. Peu empressé de se servir de l'épée, ce dernier, après s'être vainement déclaré adversaire résolu du duel, n'eut d'autre ressource que d'aller passer quelques jours dans ses chères dunes de Mariakerke, jusqu'au moment où les vindicatifs Stevens eurent repris le train pour Paris.

Je tiens à insister tout particulièrement sur ce qu'il y eut toujours de sain, de viril, de juvénile même dans l'œuvre d'Ensor, dans son œuvre gravé comme dans son œuvre peint, de même que dans sa vie et jusque dans les délassements, les farces, les discours macaroniques auxquels il s'est adonné. C'est qu'on a souvent travesti le caractère et les tendances d'Ensor.

En France, les sensationnelles divagations de Jean Lorrain, dans ce roman de super-décadence qu'est *Monsieur de Phocas*, le numéro spécial de *La Plume*, publié à un moment où la parade symboliste battait son plein, n'ont pas peu contribué à dénaturer la véritable signification d'une œuvre qui, malgré sa spiritualité, ne cesse d'être *plastique* et qui n'est que médiocrement littéraire, encore qu'on l'ait souvent exploitée de ce côté-là.

En Allemagne, il a été fort desservi par le livre de M. Paul Colin, dans lequel cet exégète un peu acariâtre s'est totalement mépris sur la nature du généreux artiste. Comme homme, il nous le montre tourmenté, maussade, cynique, faussement philosophe. Il ne semble avoir rien entrevu derrière la décevante façade de l'ermitage ensorien, de ce culte passionné du beau, de cette fièvre de recherche désintéressée, de cet amour de la nature, de cette griserie lyrique qui ont occupé incessamment le rêveur et le poète. Il ne doit non plus pas s'être rendu compte de cette foi intérieure, par moments d'ordre religieux, de cette compréhension et cette tendresse humaines qui, seules, lui permirent de créer des Christs pitoyables, ces foules ameutées, ces femmes minées par leur désir, ces masques hantés par leur solitude, et toutes ces toiles, toutes ces gravures s'attaquant aux vices des uns, aux faiblesses et aux sottises des autres. On ne pénètre pas dans certains musées secrets, dans certaines chambres d'horreur, sans avoir vivement ressenti l'épouvante du mal. D'autre part, on ne décrit pas telles silhouettes d'enfants tristes, de bêtes traquées, de vagabonds sinistres, sans vivre avec un doux et paisible idéal, avec de la pitié et de l'affection à placer. En certaines circonstances, Ensor a véritablement combattu pour cet idéal, fustigeant les sots et les méchants, mettant à nu leur face et leur âme hideuses, s'attaquant directement aux malfaiteurs de l'humanité, et non pas seulement aux mauvais juges, aux mauvais médecins et aux mauvais critiques. *L'Entrée du Christ à Bruxelles* n'est pas seulement un chef-d'œuvre de la peinture, mais un acte de foi sociale, un acte religieux dans le sens le plus élevé du mot. D'ailleurs, il est de ces timides, de ces charitables, qui cachent derrière la violence et l'opprobre, des émois qu'ils ont souci de ne point étaler crûment. J'ai toujours cru qu'un grand artiste se devait d'être un grand sensible. Chez Ensor aussi, ses tableaux les plus désespérés, ses eaux-fortes les plus facétieuses, même ses *Ecrits* les plus mordants laissent transpirer une secrète ardeur.

Mais M. Paul Colin n'a pas été sans méconnaître aussi Ensor en tant

qu'artiste, m'a-t-il semblé, par l'insistance qu'il a mise à louer telle partie de son œuvre, aux dépens de telle autre. Ce serait, certes, abusif de ne voir en Ensor qu'un peintre de masques, de scènes étranges, de visions fantasques — et c'est par là qu'ont péché la plupart des critiques français qui, à la suite de Jean Lorrain, même à l'instar de Gustave Coquiot, en se basant surtout sur ses eaux-fortes, n'ont salué en lui que l'implacable justicier, organisant avec délectation un jeu de massacre sans répit, — mais il serait tout aussi peu équitable de ne pas tenir compte suffisamment de tout ce quartier-là de son art, pour ne s'émouvoir que devant ses natures-mortes, ses portraits, ses intérieurs bourgeois. Qu'Ensor se soit révélé comme un peintre étonnant, coloriste savant et d'un raffinement intense, plasticien à la facture ferme et logique, j'en conviens de tout cœur. J'aime le *Chou* et la *Raie*, comme j'aime la *Mangeuse d'huîtres* et la *Musique russe*, mais je me refuse néanmoins à considérer comme close la grande période d'Ensor sur ces œuvres de virtuosité, alors que la plupart de ses critiques s'extasiaient principalement devant la maîtrise d'une technique impeccable, devant l'abondance et l'intensité d'un génie pictural, miraculeusement mûr à l'âge le plus précoce. Mais il y a autre chose ; il y a aussi *l'esprit* d'Ensor, avec son mystère tout chargé de pugnacité, criblé de fauves lueurs et d'éclairs fulgurants, crépitant d'étincelles dont les pointes s'enfoncent en notre subconscient le plus secret. Il y a tout cet art d'évocation, d'ambiance, cet art intelligent, pensé et vécu en rêve, avec son univers de fantômes et de larves, fiévreux, comme hanté, dont toutes les visions se prolongent en nous, bien au-delà de leur contact purement pictural, mettant en branle un cortège d'images, de sensations, d'émotions profondes. Et c'est de cet univers-là que sortent *Le Christ à Bruxelles*, les *Masques singuliers*, cet étonnant *Masque Wouse*, les *Harengères*, etc...

Par des éloges trop exclusivement inspirés par les dons coloristiques d'Ensor, on risque de replonger le maître dans cette atmosphère impressionniste de laquelle nous sommes quelques-uns à vouloir le détacher à tout prix. A l'Ensor réaliste, coloriste, intimiste de M. Colin et d'autres, il est possible d'opposer tel impressionniste français ou belge, et de disputer longuement sur les mérites comparés de l'un et de l'autre. On ne trouvera aucun peintre d'Europe à opposer à l'Ensor fantasque. Par ses mascarades, ses fêtes galantes, ses visions apocalyptiques, ses parades populaires, il se classe au tout premier rang des grands artistes complets de tous les temps. Il rejoint Breughel et Bosch, Rembrandt et Goya, Watteau et Hokusai, ses maîtres, sinon ses inspireurs.

On n'a pas assez dit et redit non plus l'influence d'Ensor, non seulement sur la peinture belge — sur laquelle il a précisément pesé le plus, précisément par sa facture et sa tonalité — mais également sur quelques secteurs de l'art européen, plus ouverts à son influence spirituelle, aux prestiges de son imagination et de son pathétique. Toute une partie de l'art allemand, même toute une région d'investigation surréaliste ne seraient pas ce qu'elles sont, ou nous ne les découvririons pas comme nous les voyons, si Ensor n'avait éveillé certains échos qu'elles répètent.

Pour nous, il fait office de précurseur et d'animateur. Avant tous autres peintres, il a eu l'intuition de ce que l'art nouveau comporterait de plus surprenant. Ses *Visions de villes*, futuristes avant la lettre,



Photo Antony

1911 : La Reine Elisabeth sur la plage d'Ostende



Photo Robert De Smet

Liliane et ses bateaux (création Norine)

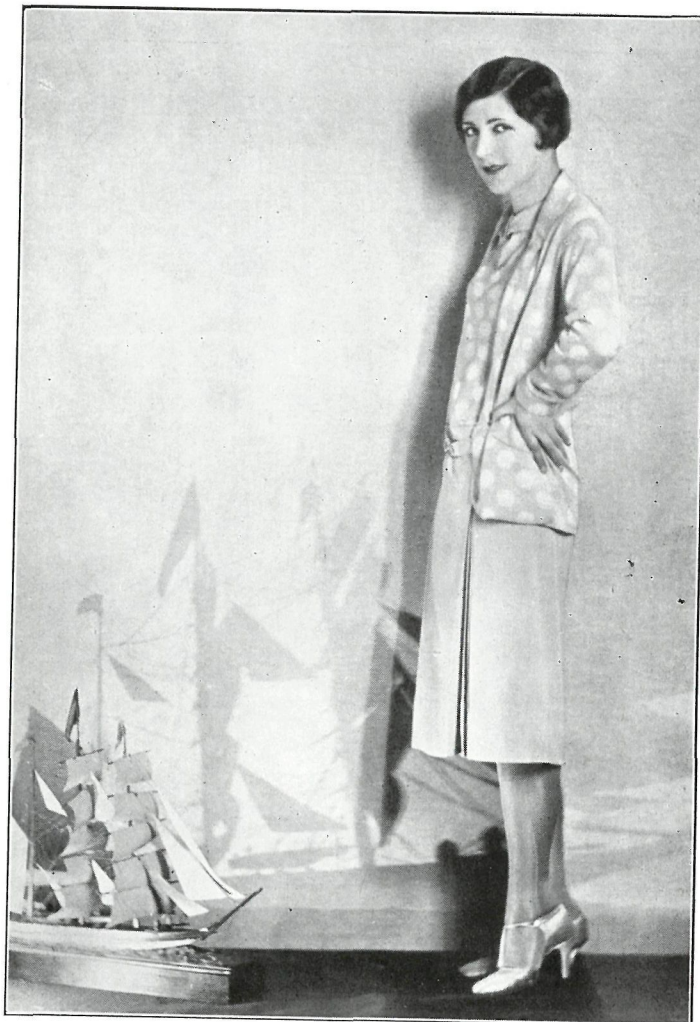


Photo Robert De Smet



Photo Robert De Smet

Un tissu en vogue (création Norine)



Photo Robert De Smet

Un chapeau à la mode (création Lucille Vebb)

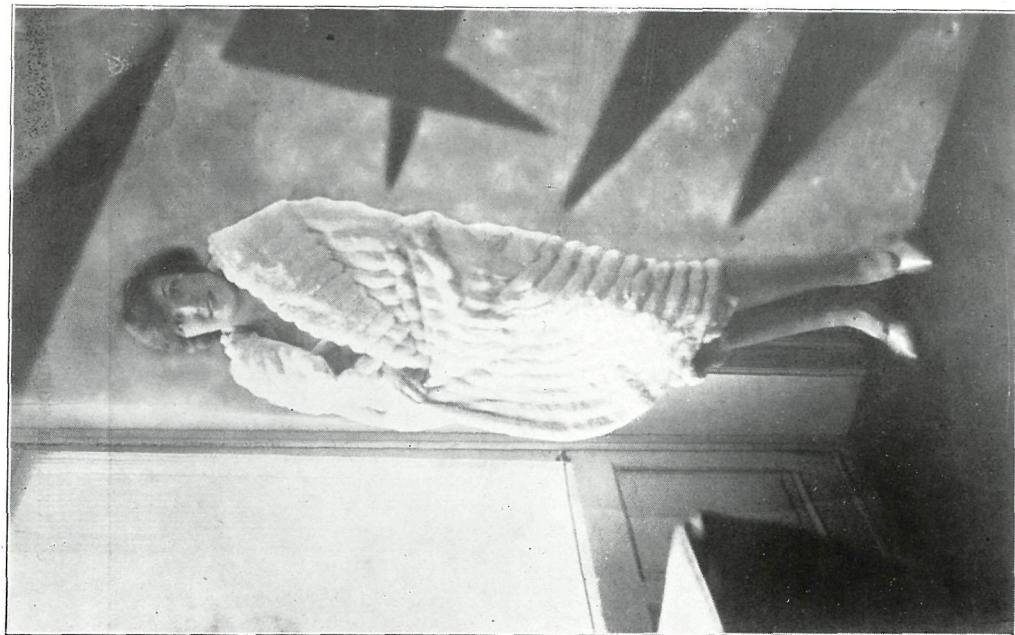


Photo E. Gohert

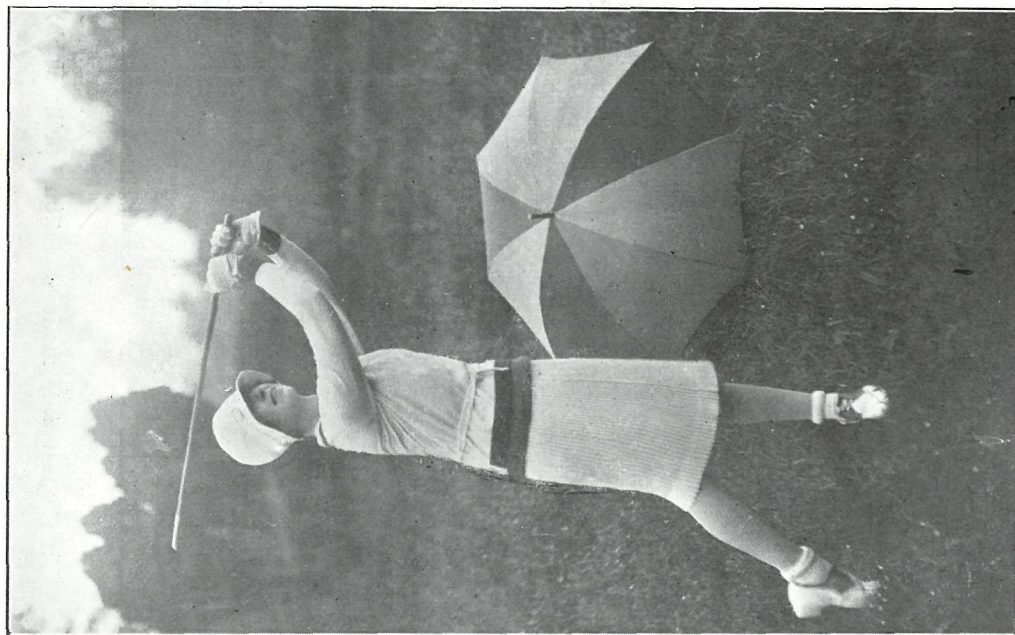


Photo E. Gohert

Madame H. E. Ryerson

certaines indications cubistes dans l'ordonnance méthodique des plans du *Liseur* ou du *Lampiste*, l'expressionnisme de ses mascarades, le dynamisme de certaines scènes populaires, comme de *l'Entrée du Christ à Bruxelles*, la composition rythmique, polymorphe, au dessin figuratif de la *Chute des anges rebelles*, voilà ce que nous avons plaisir à retenir de son œuvre, de préférence à tant d'autres toiles, tout aussi belles peut-être par la matière, mais moins révélatrices. Son intelligence spéculative, sa fantaisie, la densité appropriée de sa couleur, la forme précise, serrée de ses personnages, voilà encore, outre les mérites connus de sa gamme multiple et de sa facture solide, quelques-uns des aspects de son art que nous tenons tout particulièrement à mettre en lumière. Et son ubiquité, son indépendance...

Tel que ses contemporains ont pu le connaître à Ostende, dès 1880, possédé du désir de s'étendre toujours davantage, de se renouveler sans cesse, de sortir des sentiers battus où l'on récolte les succès faciles, de s'affranchir des autres et de soi-même, tel nous le retrouvons cinquante années après, inlassable au travail, plein de verveur, d'humeur farouche, en ce même Ostende, aquarium fleuri. Tout le monde l'y connaît aujourd'hui. On le compte même parmi les curiosités locales...



Raoul Dufy

LA GAMME D'AMOUR

« Flirt de Marionnettes »

Ballet

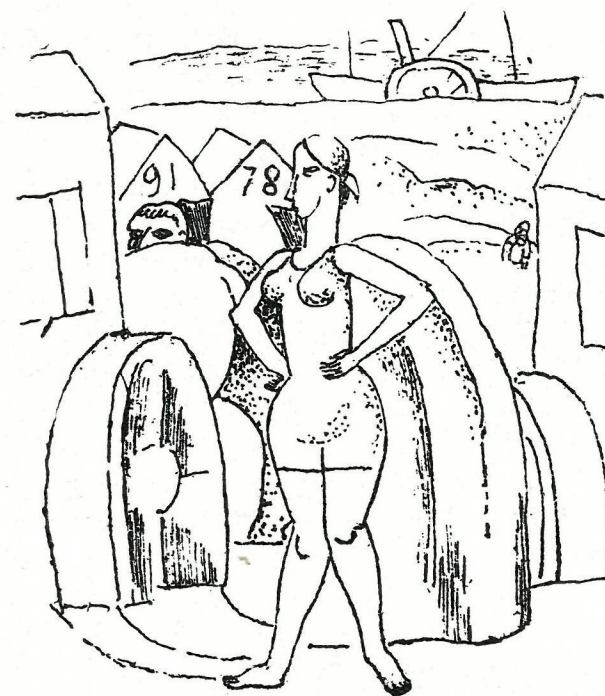
par

JAMES ENSOR

BERCEUSE

James Ensor
Berceuse du Ballet « La Gamme d'Amour »
« Flirt de Marionnettes »

68



Frits van den Berghe

ÉLOGE D'OSTENDE

par

HENRI VANDEPUTTE

Quand vous roulez sur la bicyclette étroite, emportant votre cœur qui pète de joie comme un petit pistolet rageur, vous ne souhaitez que rester dans ce mouvement plaisir immobile.

Mais, si vous souffrez du vacarme dans les affaires et la grande ville, vers quoi tend le col, bonne vache tendre, votre rêveuse sensualité, sinon vers un repos qui ne soit pas veule, au soleil parmi les couleurs?

Alors vous venez à Ostende.

Quand vous étiez petit, on a peint à Nuremberg et telles elles sont restées, les maisons qui bordent le port. La mer luisante est plus verte qu'un pré, convalescence des regards usés. Les écumes bouillonnent blanches, comme autrefois les « balayeuses » des jupons des cancans. Il y a la plage que dorent les éclats des coquilles. Il y a la digue rose sous l'été.

Une femme passe, une œillade vers vous s'en détache, la douceur de l'ombre est sous son ombrelle.

Vous, assis, regardez passer. La brise touche votre peau sous la flanelle. Pacha, va!

Ostende est le royaume de vos sept queues.

Une vieille ville de petites gens rugueux, rapaces et trop sonores qui se font, quand la saison vient, doux comme du flamand commercial.

Un amas de bâtiments hideux qui est admirable parce que couché au bord de la grande eau, sous la plus pure clarté du monde, dans une fête rose-argent de ventre de saumon, bleu de prusse bien Louis-Philippe et jaune-or-citron.

L'absurde ensemble des bonheurs de grande plage : sable encombré (mais beaux enfants en liberté); courses de chevaux toujours les mêmes (toujours nouvelles); casino avec vedettes si ridicules (parfois une voix vraiment humaine... et parfois la musique nous parle, à l'intérieur); jeux de cartes et jeux de cylindre pour automates (mais le cœur bat, l'argent passionne les rapports, les dames et leurs robes font si bien aux lumières...).

C'est pour vous tout ça.

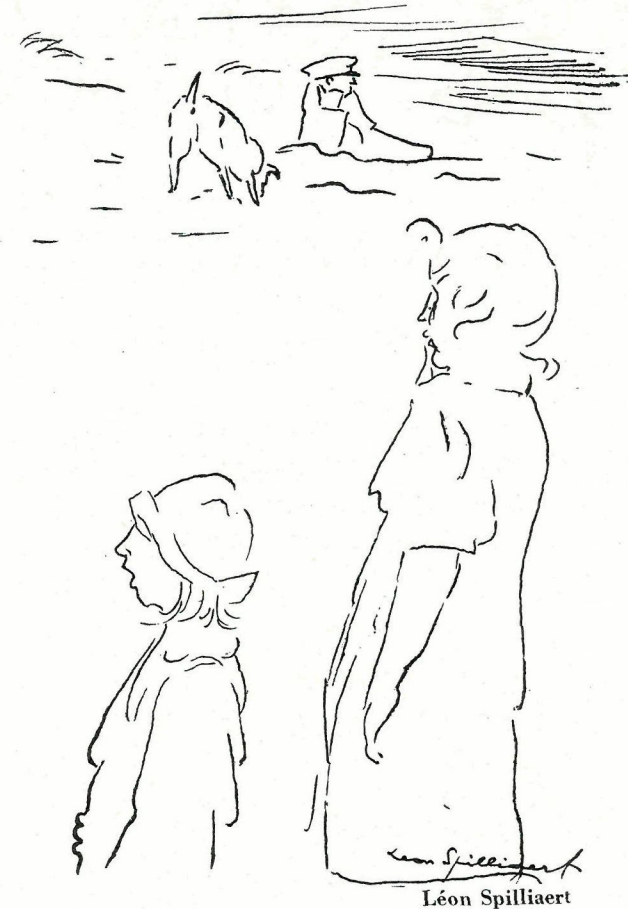
Le petit commis est resté suer rue Neuve, Place de Meir. L'ouvrier qui suit la route noire pour rentrer à l'atelier louche vers le dining-car. Mais à vous le glissement des paysages contre le carreau, la flaque étale et l'arc bandé de l'horizon, les pur-sang en lutte, la danseuse sous les projecteurs, le bouquet des sombres symphonies.

Tout ce qui vous frappa même (les marées, les forts de sable, les crevetiers et les filets, les cabarets aux rideaux de scholles) est toujours là; comme tout ce qui, traditionnellement, plaisait à vos père et mère (la sévère tribune du Kur-saal, l'orgue de Vilain, les hôtels où on se fait voir mangeant devant la mer, l'estacade noire); et, en même temps, on satisfait vos passions nouvelles : dancing, jazz, galas, book-makers, routes autodromes, la bouboule de la roulette et le très mondain baccara chemin de fer. Ostende !

Où iriez-vous, sinon ici, quand la chaleur vient? Vous fûtes, pour en parler, à Deauville, au Touquet. C'était peut-être plus brillant. Ce n'était pas, trop américano-parisien, ce que vous

aimez, Bruxellois des grandes banques coloniales. Vous regrettiez cet Ostende très-belge et un peu anglais, roide en son smoking au milieu de la bonhomie nationale.

J'y ai vécu l'hiver. C'est aussi agréable et plus chouette. O vaste digue baignée d'embruns ! O rues vides et claires ! Voici l'avocat qui va faire sa partie à la Littéraire; James Ensor, masque argent, manteau noir, promène son parapluie.



Léon Spilliaert

Et tous les autres Ostendais au coin du feu attendent en buvant du café que sonne l'heure du goûter où il y a le crémique et d'autre café.

Le soir tard, quand les gros pieds sortant du cinéma ont cessé leur bruit de révolution, le soir tard dans le bon chaud au centre du grand froid, on fait l'amour en écoutant le bateau au large pleurer pour demander le droit d'entrer dans ce port-paradis.



Edgar Tytgat

AU DOS DES TOILES

par

JACQUES DARNETAL

Dufresne

*Topaze, saphir et rubis ;
Image d'une courtisane
Aux fesses blondes rebondies,
Sainte Marie ou sainte Jeanne.*

Braque

*C'est le triomphe de la France
Sur les butors ;
C'est la finesse et l'élégance
De nos décors.*

Miro

*La toile est nue
Comme la main ;
On pose un pin
Sur l'avenue ;
Ou sur Paris
Un dieu se couche ;
Un homme rit,
Miro se mouche.*

Pascin

*C'est à la Cabane Bambou
Qu'on prend la vie par le bon bout.*

Marie Laurencin

*Une douceur qui n'en est plus une
Dans une bleue et rose faveur,
Et l'ombre d'une petite brune
Qui se désaltère de son cœur.*

Maurice Utrillo

*Des grands murs qui se lézardent,
Des femmes qui se hasardent ;
Un lapin agile — blanc,
Et un petit coup de blanc.*

Raoul Dufy

*Les petits bateaux vont sur l'eau
En déployant leurs voiles rouges,
Comme le ventre d'un bedeau...
Un peu plus bas, le Midi bouge.*

Rouault

*Des pitres drôles et des chairs flasques de femmes,
Du bleu très nuancé sur des masques de fous ;
La force d'un Titan, une gueule de loup ;
L'œil noir de Caliban et, sur le tout, une âme.*

Derain

*Le ciel est tombé sur ses toiles
Comme un avion sur le sol,
Pendant qu'une femme sans voiles
Tente de le saisir au vol.*

Picasso

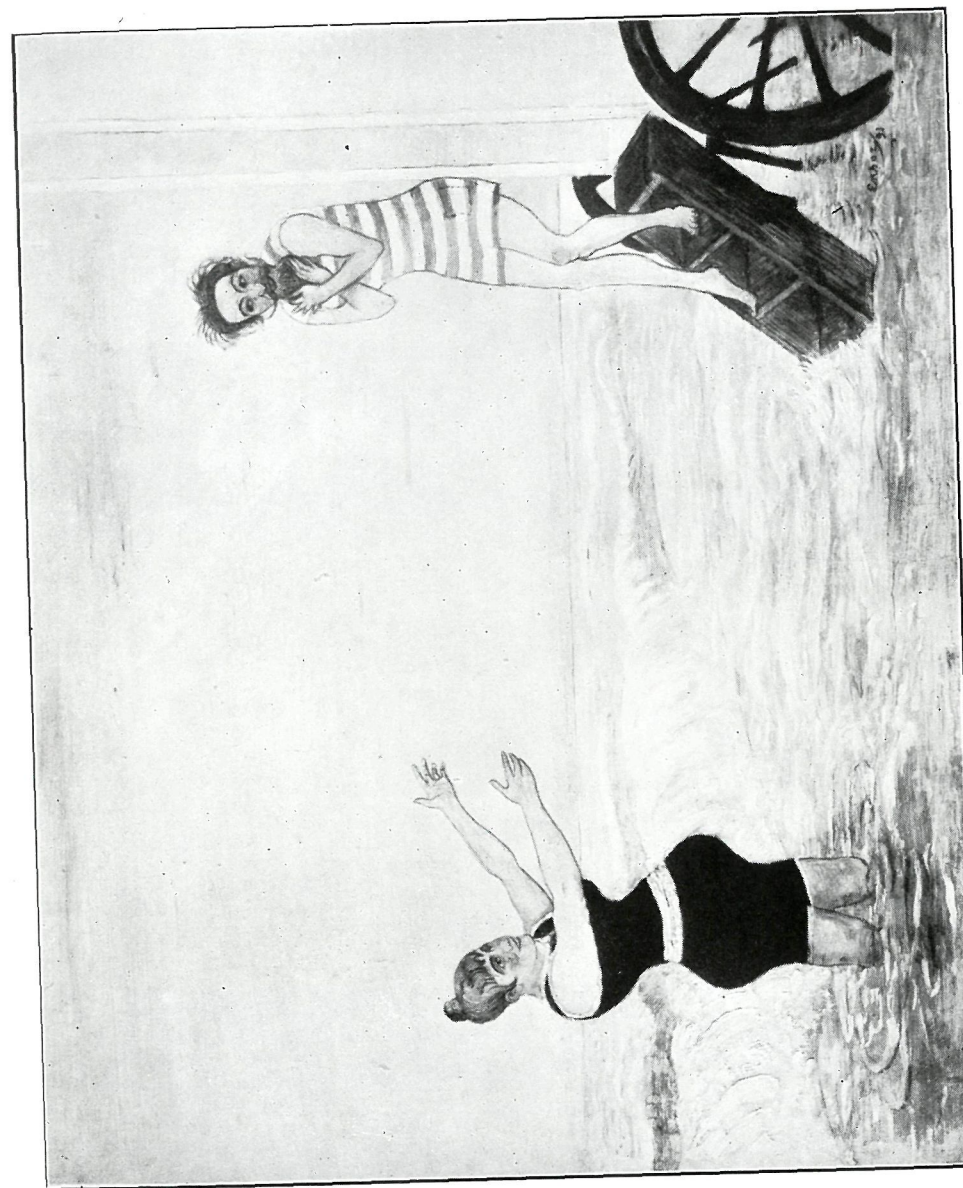
*A la femme grassement peinte, l'arlequin
Fait une grimace bleue — et sort un bouquin.*

Chagall

*Et ce fut un cauchemar,
Une vision verte et jaune
D'un homme hanté d' « Amours jaunes »
Et d'un miraculeux regard.*



Edgar Tytgat



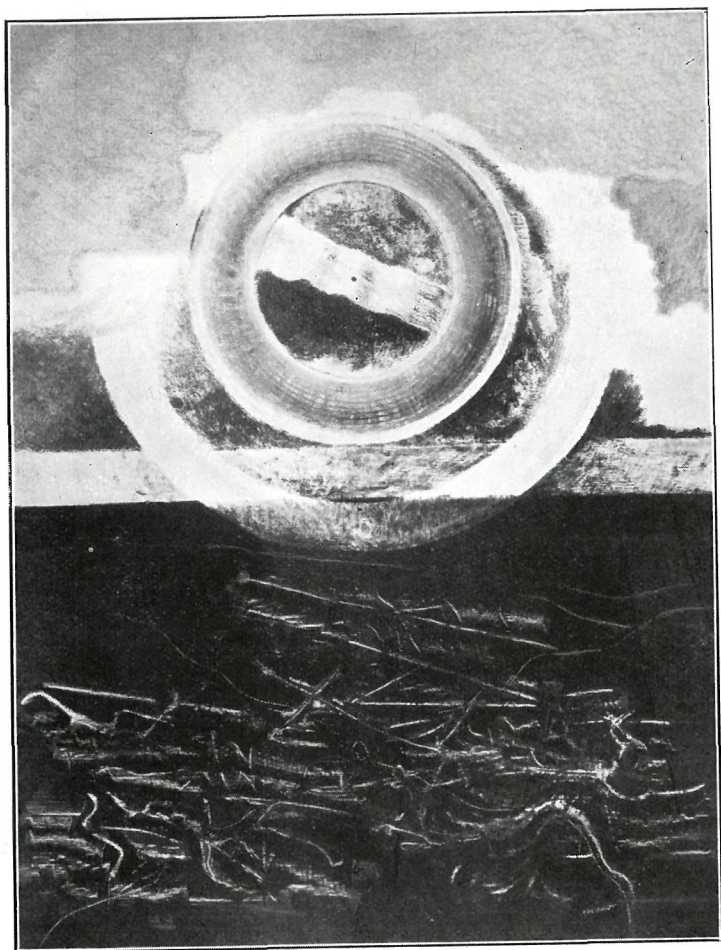
James Ensor : « L'appel de la sirène » (Galerie L. Manteau)



Raoul Dufy : « Baigneuses » (Galerie « Le Centaure »)



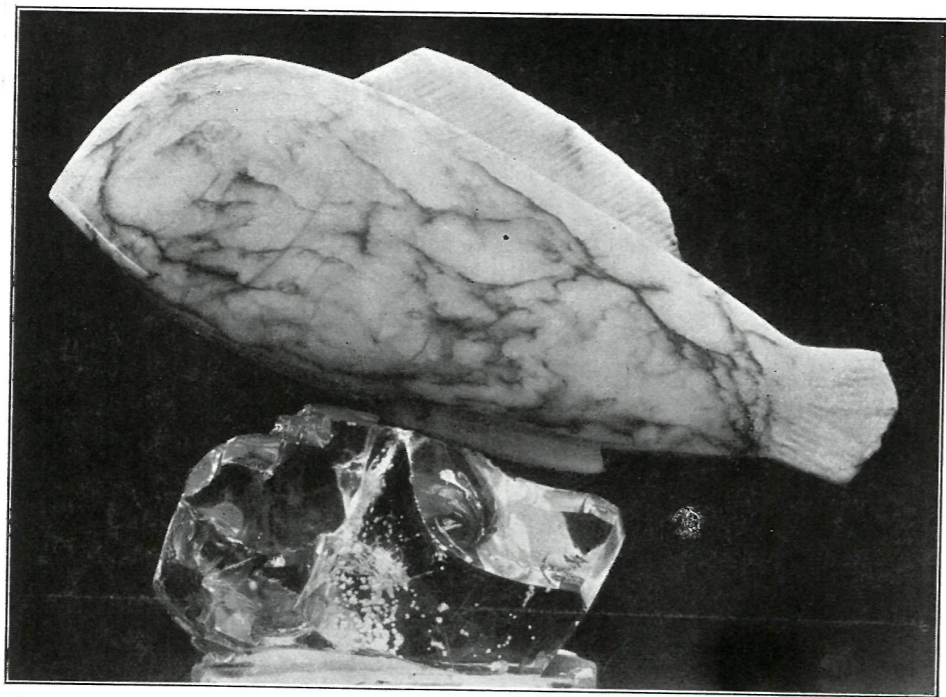
Frits van den Berghe : « La Baigneuse » (Musée de Grenoble)



Max Ernst : « Marine »



Gustave de Smet : « L'Aigle de la Mer » (Galerie : « L'Epoque »)



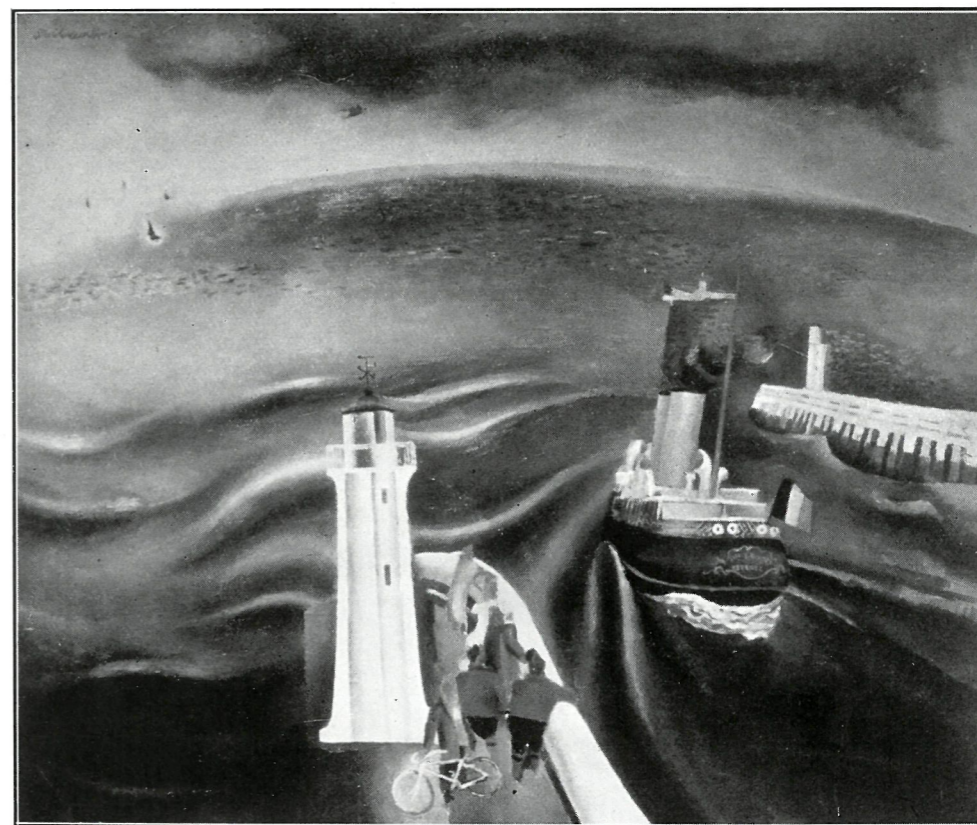
Ossip Zadkine : « Poisson » (Musée de Grenoble)



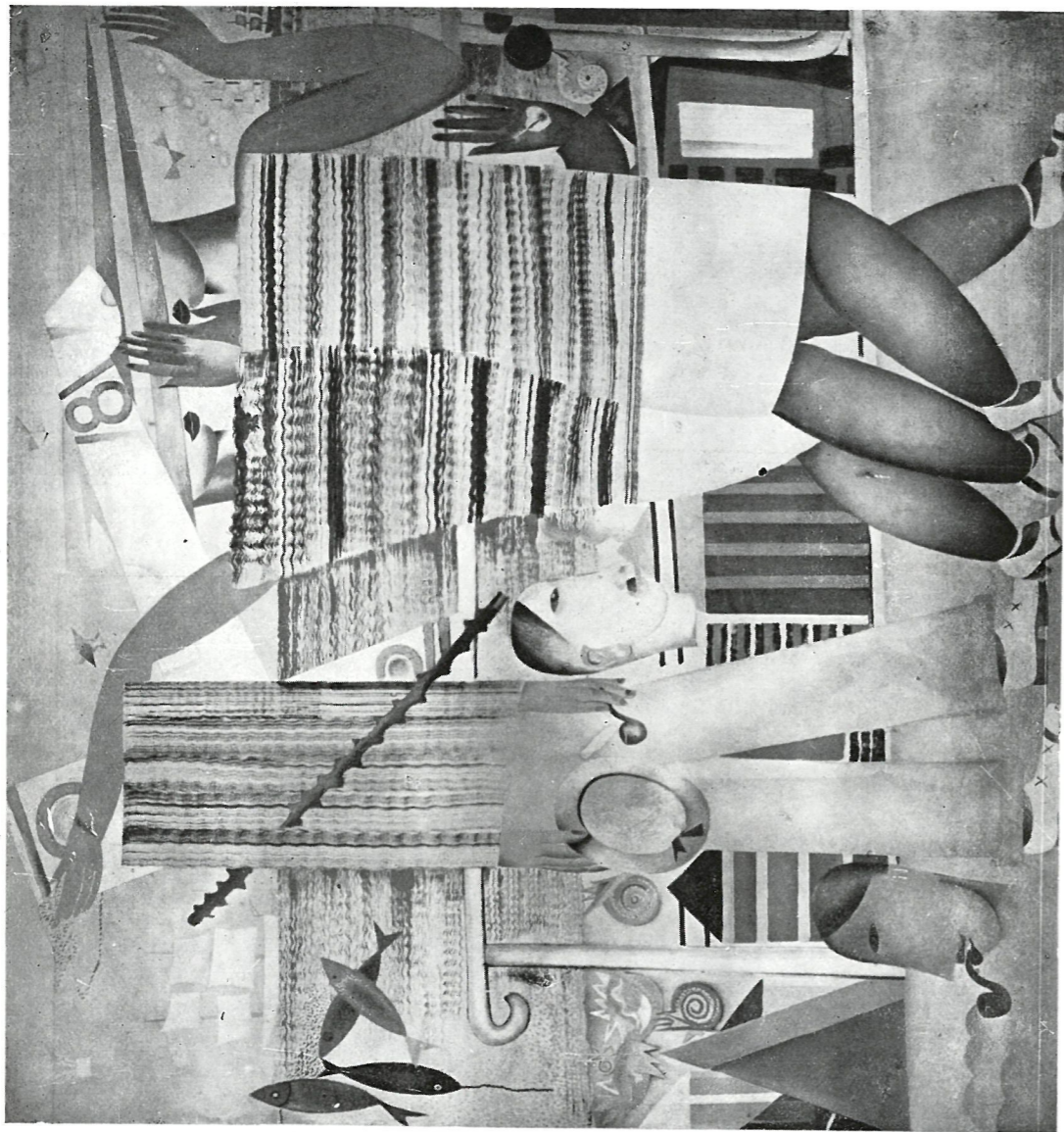
Constant Permeke : « La Femme au panier » (Coll. F. Franck)



Edgar Tytgat : « Le matin d'une nuit d'amour »

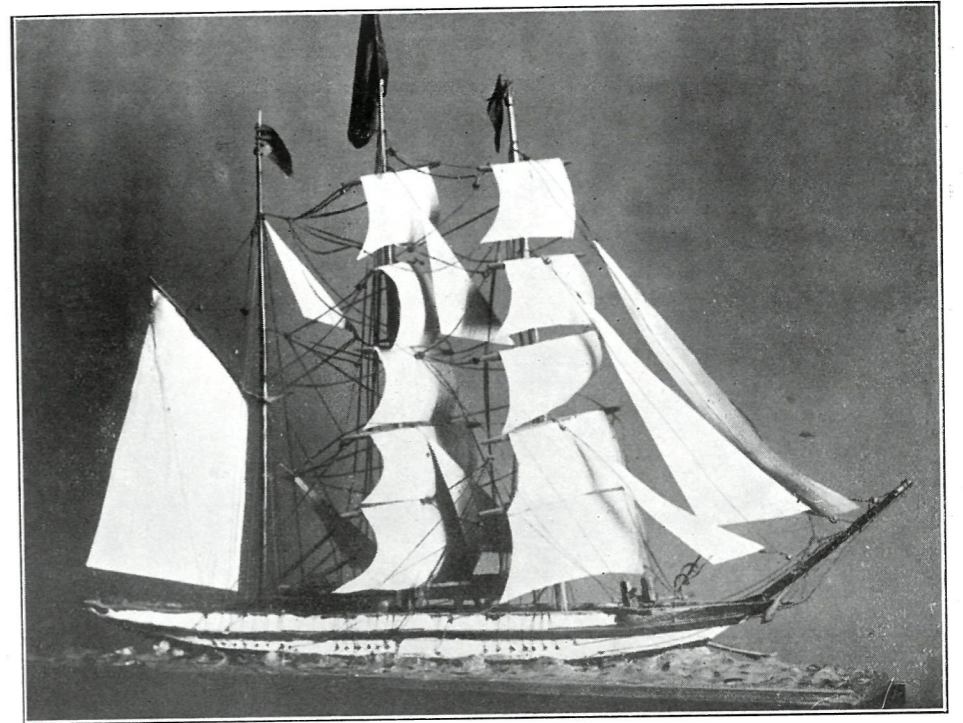


Stobbaerts-Marcel : « Le Phare »



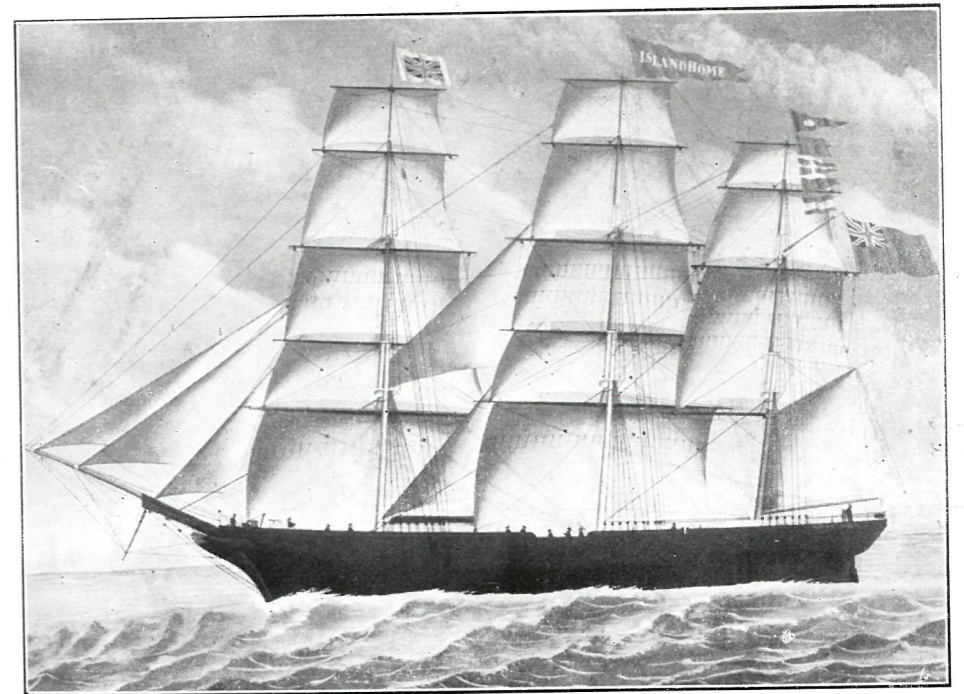
Floris Jaspers : « Bonjour, Ostende ! » (Coll. P. G. van Hecke-Norine)

Portraits de bateaux



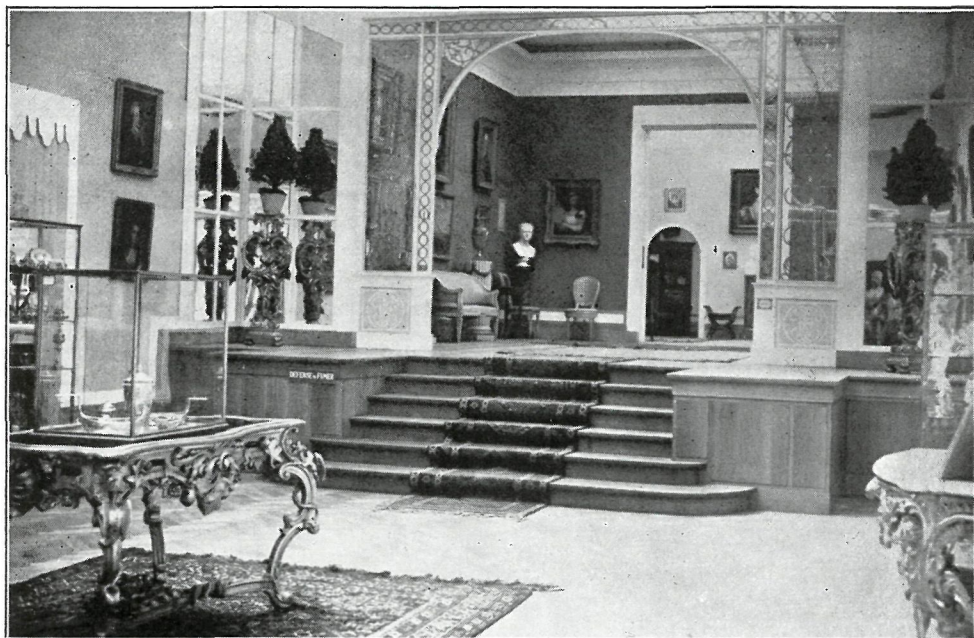
Maquette de voilier

Photo Robert De Smet



« Island Home », of Windsor N. S., Capt. James W. Liswell
Passing Ostend 1867 (Peinture sur verre)

Photo Robert De Smet



Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles : Section Russe

Photo J. Hersleven



Galerie « L'Epoque » : Exposition Hans Arp

Photo E. Gobert



Hans Arp

CE QUE J'EN DIS, C'EST POUR VOTRE BIEN

par

ALBERT VALENTIN

Il ne faut pas aller très loin pour s'égarer à jamais, et maints objets familiers que nous croyons volontiers peints de ces couleurs sans danger qu'empruntent les images quotidiennes nous entraîneraient aisément, si nous n'y prenions garde, dans des pièges où la folie, les retours insensés sur nous-mêmes, les considérations éperdues sur notre propre réalité seraient le prix de notre imprudence. Que vos yeux ne s'arrêtent pas trop longtemps à certaines vignettes qui recèlent assez de maléfices pour vous précipiter dans l'hébété-tude. Rien, pourtant, ne procède en elles des grands signes secrets qui exercèrent leur pouvoir sur des existences mal préparées aux manifestations de la fatalité. L'abstraction, l'arbitraire, la recherche de l'insolite n'entrent pas dans la composition de ces figures vertigineuses, et nous prenons au hasard celles que nous livrons ici. La ligne de craie qu'on trace entre deux coqs hypnotisés est peu de chose au regard de ces rébus dont nul ne découvrira la clé, de ces formes qu'on s'épuise à poursuivre et dont aucune ne consent à être cette limite où le repos nous serait dispensé. J'en ai connu, des hommes magnétisés par ces énigmes bouleversantes qui les ont surpris au coin d'une rue, au cours d'une promenade qui s'est achevée désespérément. Car, depuis lors, tout leur échappe : la terre se dérobe sous leurs pas, les

CE QUE J'EN DIS, C'EST POUR VOTRE BIEN

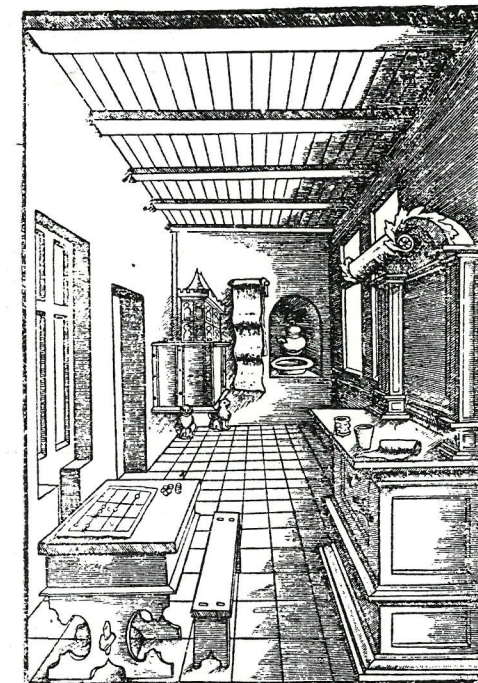


Charlie Chaplin égaré dans le labyrinthe des miroirs (fragment du « Cirque »)



murs se changent en vapeurs et le ciel lui-même, le ciel, où est-il ? Vous les rencontrez quelquefois, ces hallucinés qui s'évadent de prison en prison : ne vous méprenez pas sur l'air naturel qu'ils affectent. Ils sont en vérité la proie d'une chute sans fin, au-dessus d'un abîme, en plein espace. Si leur destin vous fait envie, libre à vous de le partager. Mais moi, je me détourne violemment de ces dessins dont je viens de définir et d'illustrer le caractère, tout de même que je répugne à franchir le seuil de certains salons de coiffure où l'image de la mort se trouve vraiment trop à son aise. Elle y est servie par des personnages vêtus en externes d'hôpitaux qui circulent dans un paysage chirurgical, entre des miroirs parallèles qui réfléchissent et se renvoient au-delà d'eux-mêmes les reflets des patients, enveloppés déjà de leur suaire et dont le visage où pend la mousse blanche des agonisants est livré aux menaces d'une petite faux luisante.

Je vous répète qu'on ne saurait trop se méfier et, comme on dit, un malheur est si vite arrivé.



Perspectiva (1546)



Halicka

LE BAL NÈGRE A PARIS

par

GEORGETTE CAMILLE

Une rue pauvre, comme dans les films. Des réverbères, qui n'éclairent pas, comme en 1903. Où est-on ? A Vaugirard. Bientôt, des autos s'alignent discrètement au long d'un trottoir. Nulle enseigne lumineuse ne semble pourtant les attirer. Seul, crevant l'ombre, un petit café. C'est là. C'est là qu'une fois par semaine, le dimanche, se réunissent les nègres de Paris. Les promesses d'un Bal Colonial les attire de tous les quartiers.

On entre.

Déjà, au comptoir, se pressent les danseurs fatigués. Ces natifs des plantations vont-ils chanter, au signal, les psaumes d'un cantique spirituel ? Au fond, une porte. On la pousse. Tananarive et Colomb-Béchar ; Tahiti et la Guadeloupe. C'est une prodigieuse surprise que ce spectacle gratuit, où deux cents nègres, pressés comme pour une mise en

scène, dansent avec des cris. Habités aux expressions limitées, aux sourires sur mesure, on s'étonne de ces jambes lancées aux quatre coins de la salle, de ces mains qui s'envolent au plafond, de ces bras qui se déroulent un peu partout.

Au milieu de cette foule en transe, on est attiré hors des frontières d'un monde étroit. La facilité de tant de gestes oubliés, qui ont gardé, à travers les siècles, leur signification mystérieuse, ne tarde pas à créer une hallucination de rêve.

Ici, l'on vit.

L'esprit n'a plus cours. On n'a que faire des paroles. Des négrillonnes s'interpellent en des cris de forêt, se poursuivent avec des mouvements désordonnés. Une si naïve animalité enveloppe tous ces corps qu'on n'ose y croire.

Ainsi, pour un soir, les garçons d'ascenseur ont renoncé à s'envoler vers un ciel toujours bouché ; et, dans ce café, où les murs, pour sortir de leur inertie, se mettent à ruisseler, tous ces noirs, animaux sains, viennent hurler de joie au rythme d'un orchestre sans air dont ils ne se lassent pas.

Si, dans quelque collège du Sénégal, on a pris soin de leur expliquer le code des lois sociales, il suffit d'un tam-tam de bambou pour les faire obéir, de nouveau, au seul instinct qui



Halicka

ne trompe pas. Confiants au rayonnement des couleurs, ils ont apporté à se parer une fantaisie que n'excuse pas la moindre hypocrisie de bon goût. Les faux diamants sur les peaux noires, les foulards roses qui s'enroulent, satisfaits, autour des visages, les préservent des fards inutiles. Déguisés sous des oripeaux de bazar, ils ressuscitent, par miracle, les attitudes magnétiques qui les placent en dehors de l'espace.

De nombreux blancs sont venus prendre une leçon de santé.

Accoudés aux balustres du premier étage, ils ont honte de leurs mains sans envers et se cachent derrière des filles dont les robes laissent voir la chair vernie. On se reconnaît en silence. Zadkine, Marcoussis, Max Jacob sont là. Un soir, Mauriac est venu, avec quelque inquiétude...

Des écrivains ont des mots plein la bouche. Les peintres dessinent avec des mains automatiques sur les tables. Des femmes avec des voilettes pressentent la partie perdue. Mal débarrassés des mensonges européens, comment atteindraient-ils à une telle candeur ?

Nulle curiosité ne pousse ces couples les uns vers les autres. Il n'y a place ici que pour les corps. C'est une belle leçon.

Et tous ces blancs, avec leurs yeux vides, leurs bras épais, peuvent sourire de leurs lèvres usées, à leur condamnation à mort, les nègres leur crient : « Vive la vie ! »



Stobbaerts-Marcel

AUX SOLEILS DE MINUIT (II)

par

ALBERT VALENTIN

Il n'est plus un seul d'entre nous qui s'émeuve encore à la pensée de ces villes poussées en quelques heures sur un terrain vague où les arches de béton et de pierre se substituent soudainement aux chardons et aux orties. Laissons là, je vous prie, le miracle moderne: je ne sais pas de quoi vous parlez. Mais de tous les lieux que choisissent les hommes pour en faire le décor de leurs habitudes et de leur activité également insensées, il en est qui me ramènent à eux et me retiennent par certaines façons un peu végétales qu'ils ont de se conformer aux saisons, de se plier à des lois qui participent des quatre éléments. Ils se résignent à l'hiver qui les occupe comme à une armée ennemie au passage de laquelle tout se contracte et prend un sens désespéré. Ostende, Nice, Biarritz, Deauville, je vois bien tout ce que de tels noms entraînent après eux de dérisoire et de bouleversant à la fois, et il me plaît, en dépit de ce qu'on peut en

penser, de confondre les cités qu'ils désignent avec les belles endormies que le premier signe du soleil arrache en sursaut à un rêve qui paraissait n'avoir pas de fin. Le fracas des volets secoue alors toutes les rues où ne persistera plus longtemps cette poignante odeur, qu'on y respire, des draps après le sommeil. Au désordre animal des cheveux défaits par le vent des songes, des membres abandonnés et noués encore aux formes inventées par les ténèbres, va succéder un ordre non moins troublant dont je connais les artifices et le pouvoir. Il ne reste bientôt plus rien du désarroi : toute penchée sur les eaux qui la bordent, Ostende s'est appliquée un maquillage provisoire dont la perfection résiste aux regards et aux contacts. Je ne sais plus combien de fois je me suis trouvé le captif de ces pièges évidents et il ne sera guère avant qu'ils aient à nouveau raison de moi : je suis à la merci du prochain signe que me feront les lumières, du prochain souffle qui me portera jusqu'à ce paysage habilement machiné où toutes les figures de l'espace se concertent pour provoquer mon plaisir, sur la qualité duquel je ne dois d'explication qu'à moi-même. Comme s'il était donné à tout le monde d'être le premier venu : je ne suis pas assez misérable pour me refuser à tout ce qui contribue à me précipiter au delà de mes lisières, à m'égarer, à me dissoudre. A cet envoûtement qu'exercent certains aspects d'Ostende, je connais d'autres raisons, communes à plusieurs contrées jusqu'où mes pas m'ont conduit : Brest, Marseille, Anvers, Rotterdam, Hambourg, Batoum, Bakou, dont la mémoire contient le panorama emprisonné comme dans un porte-plume d'os, avec l'image de leur port, de leur jetée, de leurs docks, de leurs mâtures et de leurs bouges. Elles sont suspendues à la limite des terres, en équilibre entre le ciel, les flots et le sol, dans une région nostalgique où vient expirer la grande rumeur européenne dont l'accent acquiert son éloquence la plus physique devant les vagues soulevées. Mais c'est autour de la mer du Nord que règne violemment le climat même de l'amour, que tout conspire à y engendrer : le parfum sexuel dont elle s'enveloppe, son écume, son halètement, et jusqu'au jeu de sa houle qui est celui des corps mêlés. On dirait, ma

Le Kursaal d'Ostende



M. E. Sayag



M. A. Bette



Le Kursaal, la nuit

Photo Antony



James Ensor devant son harmonium



Le peintre Léon Spilliaert
et le sculpteur Oscar Jespers



La digue d'Ostende, le soir

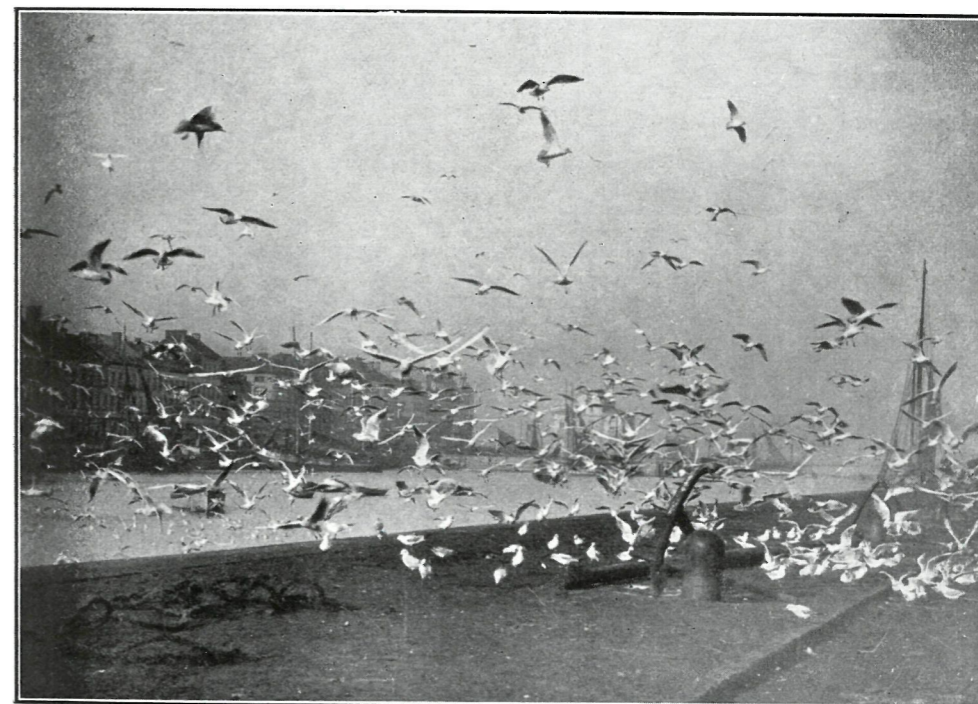
Photo Antony



La boule de verre :
Les peintres James Ensor
et Constant Permeke



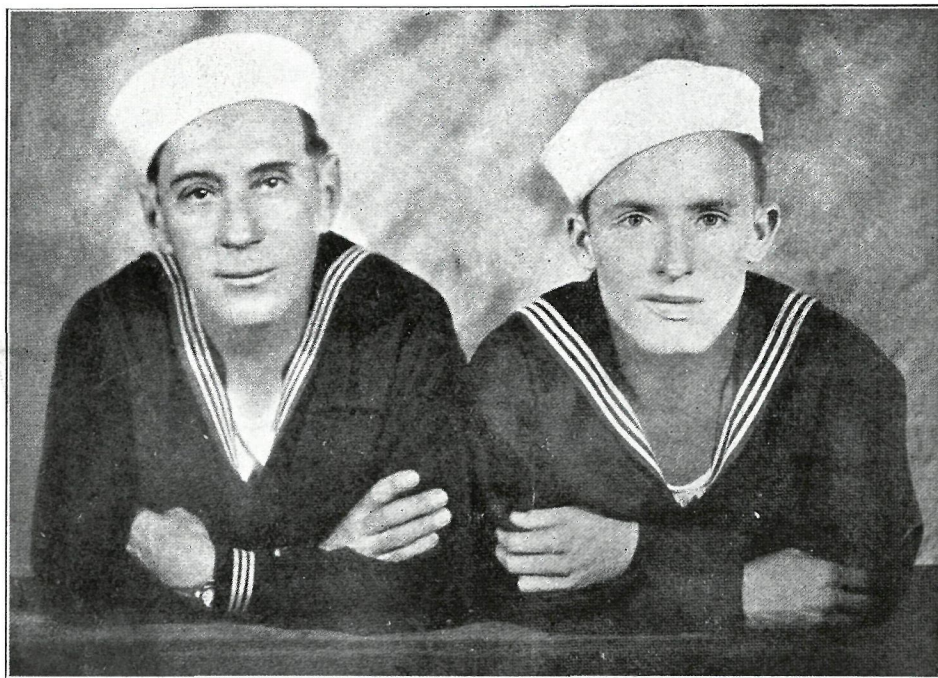
Le poète Henri Vandeputte



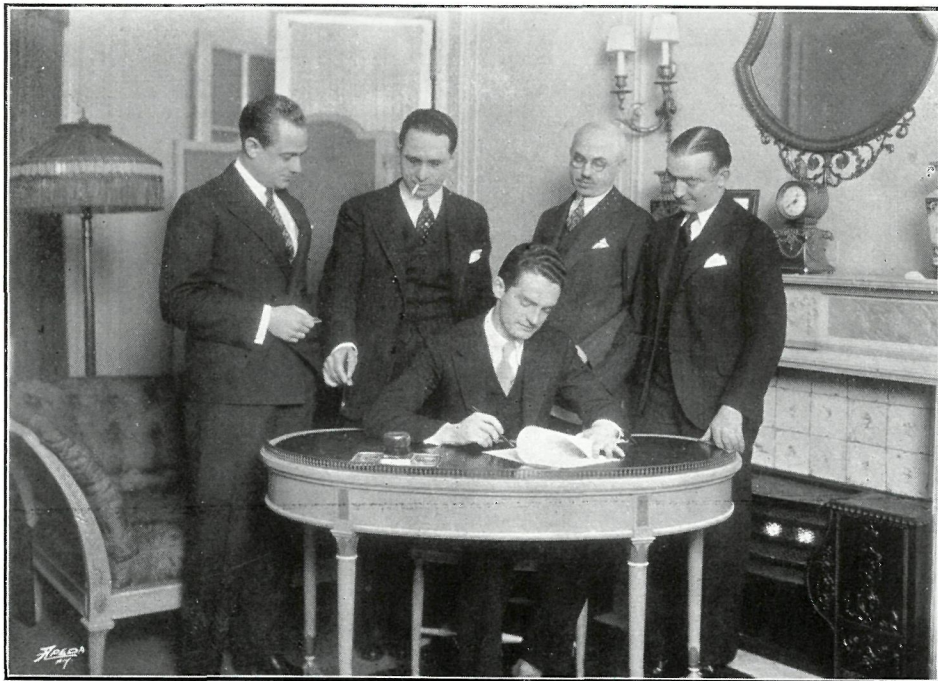
Mouettes sur le port d'Ostende

Photo Antony

Aux Ambassadeurs



Les danseurs américains John West et Buster West



M. Edmond Sayag signant le contrat avec M. Fred Waring, chef du « Waring Pennsylvanians' Orchestra »

parole, on dirait une immense partouze et comme on comprend qu'à ce spectacle, un vertige s'empare des jeunes filles et des jeunes garçons qui parcourent la plage et dont les vêtements trop légers s'envolent à la première fantaisie de l'air. Une singulière impatience les gagne de livrer leur chair vive à une infatigable étreinte liquide, à une caresse, à une morsure, et les voici qui rient, tout à coup, d'un contentement puéril, nus, mouillés et renversés par une lame.

Le temps des vacances, dans une ville d'eaux, avec tout ce qu'il comporte d'abandon, de détachement, de libertés accordées aux pentes les plus faciles de notre humeur, me communique un état assez analogue à celui où m'incline l'accueil d'une capitale nocturne à mes foulées sans but, à mes pensées sans objet.

Ici et là, toute chose atteint un caractère abstrait, arbitraire, et l'on est, soi-même, situé dans une zone neutre de l'année, étrangère au cours traditionnel de notre durée: l'existence y adopte un cours paradoxal à la faveur duquel le passé et l'avenir entrent dans une ombre où ils s'abolissent. Il n'est pas jusqu'à ce monstrueux visage funèbre auquel aboutissent tous nos pas qui ne s'éloigne et ne s'efface. On circule au sein d'un monde sans lendemain, anonyme, et qui se déprend de vous au moment où vous vous séparez de lui. Son destin éphémère n'appelle que des destins éphémères dont les secrets ne transpireront jamais: on chercherait en vain la trace des pas sur la digue, les empreintes sur le sable, les sillages sur la mer. Une galerie de miroirs s'ouvre à vous et se referme aussitôt. Qu'on ne m'importune pas de questions: je suis tout à l'en-



Stobbaerts-Marcel

chantement de n'être plus qu'une apparence, un reflet, une création de l'esprit. Je me meus dans une patrie où toutes les transitions sont supprimées, tout est voisin, contigu, tout surgit à la naissance du désir, à la portée du geste, et je glisse insensiblement de l'un à l'autre lieu par des portes tournantes pratiquées dans des parois de cristal que le soir associe à sa propre magie. La fête foraine, qui a établi ses campements dans les rues développées en éventail derrière le Kursaal, s'allume et se met en mouvement. Un bouquet de fusées s'abat aux pieds des noctambules qui marchent escortés de rayons, au centre d'une étoile dont chaque branche est un prolongement d'eux-mêmes. Tout le parc aux attractions est peuplé de spectres solaires. Le manège électrique emporte dans sa giration des personnages échappés de leur écran et pour qui se déploie cet autre univers cinématographique qui les absorbe. C'est ici que les imaginations les moins provinciales, les têtes les plus froides abdiquent leur prudence et rompent avec les règles absurdes qu'elles s'étaient données. Les paumes se crispent sur les boules d'un alambic de verre où se déchaîne, dans la spirale du serpent, l'alcool sanglant qui commande aux événements futurs. Il n'y a pas une seconde à perdre : c'est

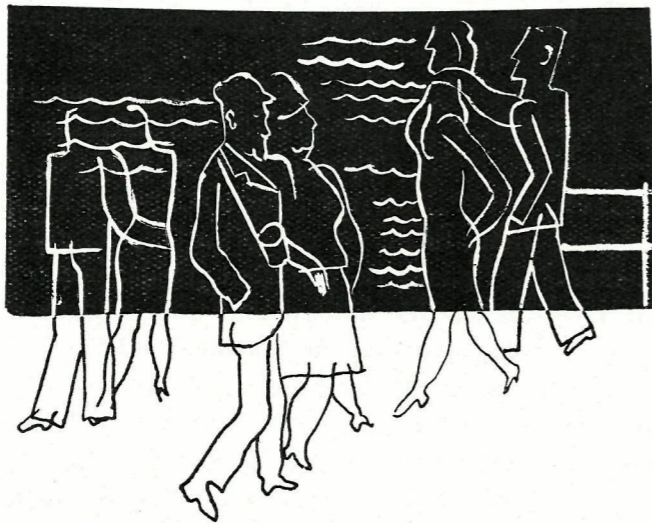


Stobbaerts-Marcel

le moment de signer un pacte avec le diable, de se fier au hasard qui vous sollicite de toutes parts, d'aborder celle-ci, n'importe laquelle, qui s'avance à votre rencontre, toute parée, et déjà chance-lante. Elle n'a pas plutôt répondu que vous avez été bien long à venir, mon prince, qu'elle est entre vos bras et que l'abîme vous aspire. Il y a des pusillani-

mes qui, brusquement pris de panique, renoncent à poursuivre l'expérience au-delà du projet : ils trébuchent dans un anneau de réticences. Il ne restait plus, pourtant, qu'un mot à prononcer, qu'à s'en remettre aux circonstances qui se chargeaient de leur sort. Mais ils ne sont pas à la mesure de l'entreprise et ils font bien de l'é luder. L'occasion ne se représentera plus. Ils passeront ainsi toute leur vie à côté des plus magnifiques incarnations de l'aventure, de la fortune, de la passion, du départ. Maintenant, ils fuient, avec le sentiment qu'une catastrophe les a épargnés et empruntent en courant une rampe qui accède à la digue où le vent de l'horizon les rend un peu à eux-mêmes. Adossés au parapet de fer, ils considèrent avec hébétude les façades incendiées qui basculent dans leur rétine. Que n'ont-ils bravé cet accès de crainte qui les a retenus sur le seuil où tout était promis, où tout était permis : ils ne seraient pas là, hagards et désespérés, à s'halluciner sur la fenêtre d'un hôtel dont on tire les rideaux avec cette impatience et ce tremblement qui précèdent l'effusion. La croisée d'une chambre est battue obstinément par la flamme régulière du phare dont l'hélice de feu soumet un couple qui s'aime à l'éclairage de l'enfer. L'homme et la femme jail-lissent de l'obscurité, y plongent, s'en délivrent, et roulent d'une alvéole ténébreuse à une alvéole éblouissante jusqu'à la convulsion, jusqu'au cri. Tu peux trépigner sur place, mon ami, contracter les mâchoires, t'enfoncer les ongles à même la peau, il n'existe pas une force terrestre capable de réduire ta fièvre et c'est une illusion insensée qui te conseille d'appuyer, comme tu fais, ta joue chaude aux barreaux de métal qui préviennent ta chute éternelle. Les grains du sable s'écrasent et crissent entre tes dents serrées. Tu perçois soudainement, comme jamais tu ne les as éprouvées, l'étendue de ton asservissement, la rigueur de tes frontières, la niaiserie de ta condition. C'est un terrible mois d'août que tu viens de passer à Ostende en compagnie de ce tourment qui ne te quittera pas de sitôt et auquel tu te plais à attribuer des prétextes grandiloquents. Aucun d'eux ne réussit à détacher tes yeux de cette extrémité littorale où tu sais que respire une femme de qui tu es sans nouvelles. Tu te trouves en ce moment la victime d'une histoire de lettres égarées, d'une plaisanterie de

la fatalité, que tu n'apprendras que bien après et qui t'épouvante encore, aujourd'hui que tu y fais allusion. Alors, il vaut mieux t'en aller : tu vas prendre mal. Mais où t'en aller : creuser la dune, t'enivrer au bar, et le baccara, à cette heure-ci, il ne faut pas y songer, tu es en veston. Tu réfléchis qu'une nuit d'insomnie t'est préparée : une de plus, une de moins, tu commences à te faire une raison. Quant à en finir tout de suite, ce n'est pas aussi simple : l'usage des armes à feu est moins commode que la lecture des journaux ne te le donne à penser. Tu n'es plus qu'un produit de la douleur, un naufrage, une grimace, un simulacre. Tu t'écorches à vouloir détruire un tatouage indélébile de baisers. Que te fait celle-ci, et cette autre, passez votre chemin, c'est de la plus parfaite de toutes, dont tu répètes le nom à mi-voix, que tu attends en vain la présence qui appelle à ta bouche les mots et le goût du délire. Vraiment tu te croyais une apparence, comme tu dis, un reflet, une création de l'esprit : étourdis-toi de vocables, toute ta verroterie n'y changera rien et, toi-même, tu es bien le dernier à t'en amuser. La mer, grande vedette internationale, couvre le bruit de ta romance : justement, elle est à marée haute et s'avance en saluant dans le jet du projecteur que le phare dirige sur elle.



Stobbaerts Marcel



Raoul Dufy

DES RUES ET DES CARREFOURS

par

PAUL FIERENS

Paris, mai-juin.

Des rues et des carrefours, il y en a sous terre aussi. « Nous nous y promenons, dit Eugène Marsan, tous les jours, et on ne peut pas toujours dire comment : le nom dépoétise... » Voire ! Les noms se poétisent malgré nous. Et les choses qu'ils signifient.

Le métro, minotaure, mange
Tant de filles et de garçons !

Mais ce n'est pas sous l'angle de la poésie que nous regarderons ces gares, ces voitures. Aujourd'hui, nous ferons un discours sur le style. Et nous irons, par le métro, jusqu'au Salon des Artistes décorateurs.

* * *

Le style « gare de métro » n'est pas celui que vous pensez. Vers 1900, on a voulu faire de l'art. On a frisé le fer au petit fer. On a vu jaillir du trottoir des fleurs étranges et qui se sont vite fanées. La beauté germait à l'intérieur, une beauté qu'on n'apercevait pas encore. Nous la découvrons dans la pure ellipse des galeries, dans la fuite des rails et

le jeu des lumières. Ouvrons les yeux. Aux stations Saint-Michel et Cité, je vous défie de ne pas éprouver le sentiment du grandiose, la même émotion qu'au seuil des hangars d'Orly, de la Salle Pleyel. Ceci, peut-être, est sorti de cela. La ville moderne minée par une architecture, logique et simple, assez puissante désormais pour abandonner ses tranchées ou ses catacombes. Une religion de l'utile, du strict nécessaire, encore persécutée mais qui s'impose. Sujet de méditation pour les urbanistes.

* * *

Il n'y a pas que les gares ; il y a les wagons. Je les trouve parfaits avec leurs portes à glissières, leurs tringles d'acier, leur armature métallique. On les a chantés pour d'autres raisons, pour leur contenu, pour les yeux de la midinette, pour l'odeur... Tandis que Le Corbusier regardait les locomotives, les paquebots, les avions, je me demande si Pierre Chareau ne rêvait pas de ces chambres désencombrées, où nous voyagions en commun, distraitemment. La première fois que je les ai vues, — j'avoue qu'il n'y a pas longtemps, — la première fois que je me suis dit à moi-même : un wagon de métro, c'est très bien, je sortais d'un Salon d'artistes décorateurs où Chareau n'exposait que deux sièges, deux sièges à pieds de métal.

Je les avais essayés, j'en avais apprécié le confort, l'équilibre, et puis, debout dans la roulotte souterraine, je réfléchissais à l'importance de la trouvaille. Je prévoyais les objections, notamment celles que formulait hier M. Pierre du Colombier : « Un siège en tube d'acier, écrivait-il dans *Candide*, jure près d'un siège de bois. Et puis est-on si sûr de ce matériau nouveau ? La vogue de l'architecture de fer, telle qu'elle exista de 1880 à 1900, doit nous faire réfléchir. Il en est resté la Tour Eiffel et quelques ponts : ce n'est pas grand'chose. »

Pas grand'chose ? C'est toujours ça. Ce n'était qu'un commencement. Puis vint le béton, plus économique, plus docile. M. Pierre du Colombier continue : « Le bois a sur le métal, pour le meuble, des avantages non pas esthétiques, mais techniques, de facilité et d'entretien et surtout de mauvaise conductibilité tels, qu'on ne voit guère le second se substituant au premier. Que dirait le propriétaire d'une automobile à carrosserie tout acier si on laissait ce métal à portée de son contact ? »

Or, à toutes ces objections, vous avez réponse en métro, dans les wagons de l'une et l'autre classe. Vous êtes assis sur du bois ou du cuir, isolé de l'indésirable contact. Est-ce que ces matières jurent près des barres nickelées ou ripolinées ? Question d'entretien, n'en parlons pas : le wagon reçoit tous les jours des milliers de voyageurs et je pense qu'on le tient propre à peu de frais. Si l'on n'a pas fait exprès de le rendre beau, on a dû songer au pratique.

* * *

Les décorateurs, quoi qu'on dise, y songent aussi. Leur dix-huitième Salon, celui qui est actuellement ouvert au Grand Palais, consacre, dans tous les intérieurs d'esprit franchement moderne, le triomphe du mobi-

lier métallique, à base métallique plutôt, à squelette d'acier. Maurice Matet, pour le « Studium Louvre », a créé des sièges « en tube d'acier étiré, caoutchouc et peau de porc » ; Kohlmann n'a pas craint d'en introduire un dans sa chambre de dame, parmi des meubles en bois précieux. Printz, Ruhlmann lui-même adoptent de pareilles armatures, mais en les dorant ou les camouflant. Ceux qui utilisent le plus loyalement, le plus ingénieusement le métal, se nomment Djo Bourgeois, Charlotte Perriand, René Herbst. Un living room, une « salle à manger 1928 » (ô combien ! mais c'est magnifique), un fumoir où les tables sont en acier et bois vernis, les sièges en acier garni de velours : voilà ce que nous avons vu de mieux. Maurice Dufrène est conquis, répudiant d'un coup le faux luxe bourgeois, reconnaissant ses erreurs, et il entraîne dans la bonne voie la jeune équipe de la « Maîtrise ». « Primavera » n'a qu'à bien se tenir. Ajoutons que Pierre Barbe — dans un stand égayé par un remarquable tapis Myrbor, de l'invention de Fernand Léger — expose un sérieux, très sérieux bureau de palissandre et d'acier chromé, meuble construit, meuble « racé » comme ceux de Chareau. Ce dernier, le précurseur, s'est abstenu.

* * *

L'œuvre d'art est d'une beauté voulue. L'idéal serait qu'on ne s'en aperçût point. Le wagon de métro est-il une œuvre d'art ?

Concluons par une anecdote. (Je ne sais pas où je l'ai lue, mais je me la répète quand je me crois sur le point de dogmatiser.)

Deux artistes remontent les Champs-Élysées. Ils arrivent devant l'Arc de Triomphe de l'Etoile et le premier s'écrie :

— C'est beau, parce que ça a voulu être beau !

— Oui, dit l'autre. Puis ils se taisent, prennent l'avenue de la Grande-Armée...

Les voici devant Luna-Park : rochers de carton, montagnes russes, vitesse, cris, bariolage, allégresse populaire. Et le second des esthètes soupire, ouvre la bouche :

— C'est beau, dit-il, parce que ça n'a pas voulu être beau.

— Oui, fait l'autre.

Et tous deux se replongent dans leurs pensées.

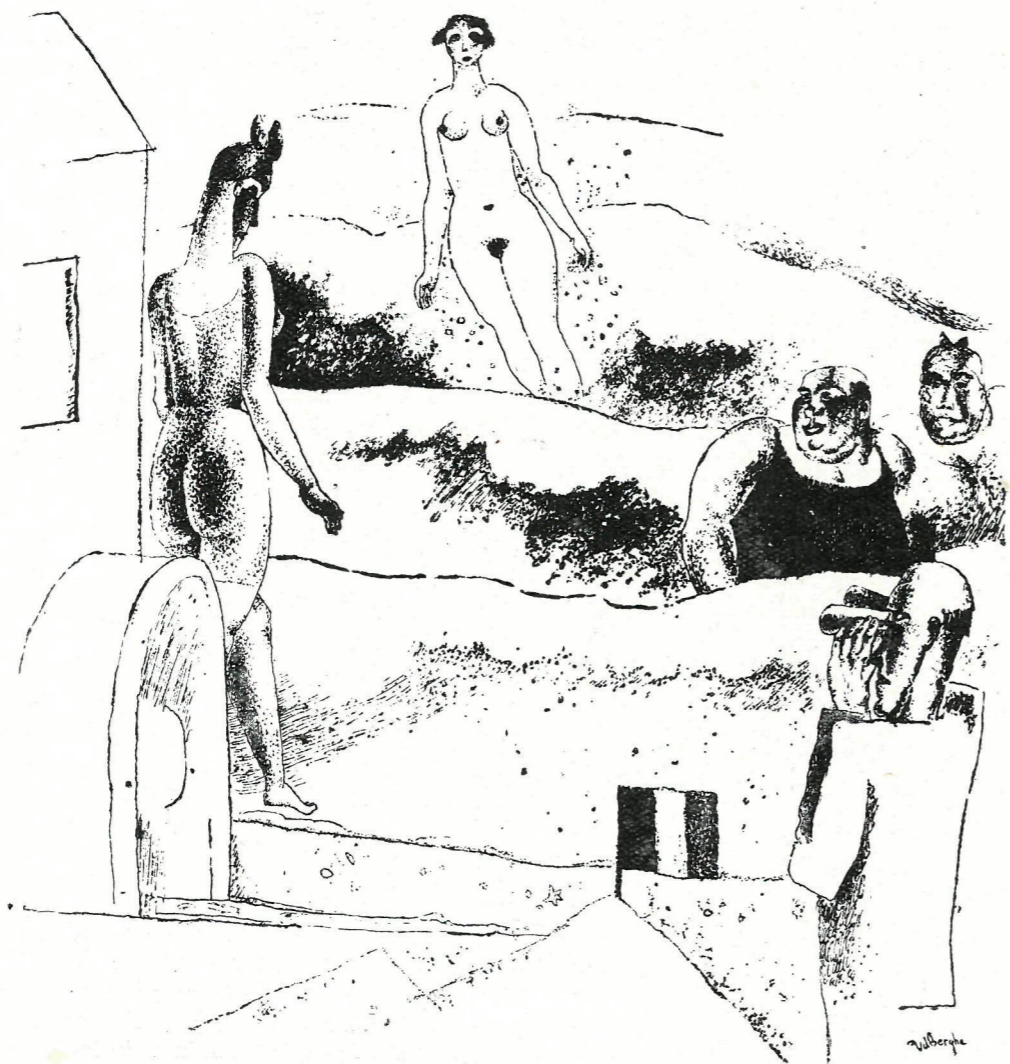
* * *

Une autre conclusion, voulez-vous ?

J'ai visité, lors de son inauguration, le paquebot Ile-de-France. Les salons, les fumoirs, la grande salle à manger de Patout, les cabines de luxe, tout cela fut conçu, orné, par une équipe de décorateurs qui sont de vrais artistes et dont la plupart, travaillant pour la Compagnie Transatlantique, se sont, comme on dit, surpassés. Mais j'ai voulu voir les machines, les turbines géantes, l'immense tableau de commandes élec-

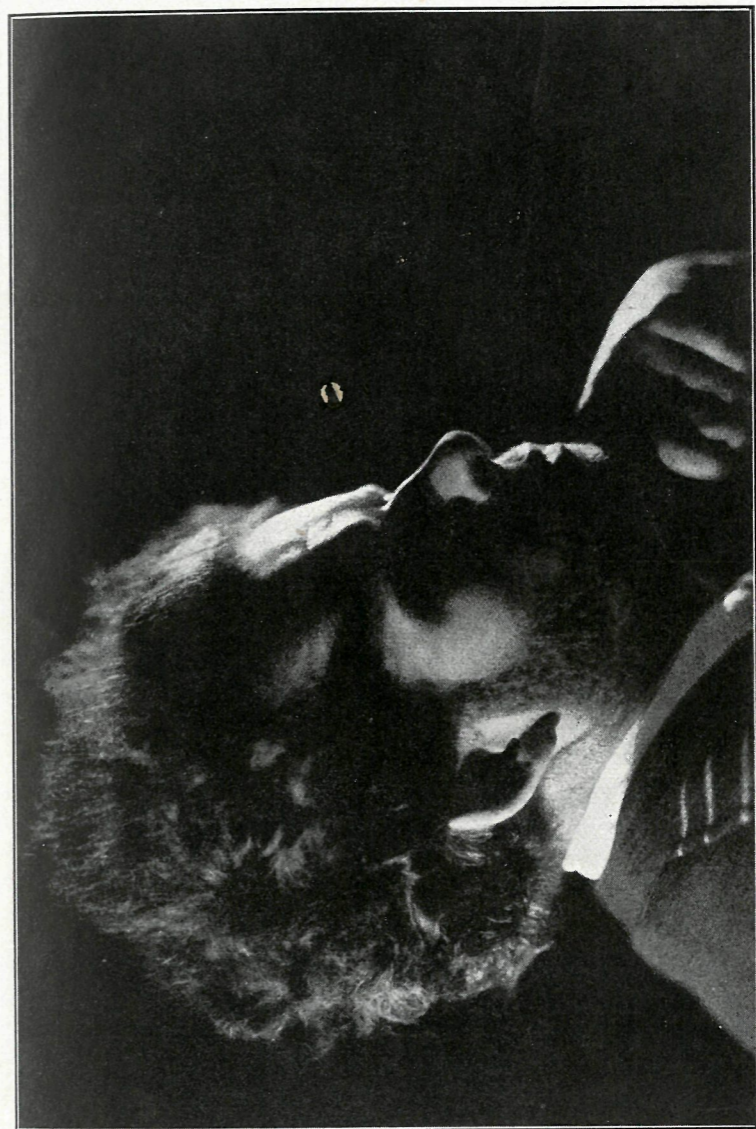
triques, plus lyrique que n'importe quelle peinture de Fernand Léger, d'Ozenfant. Là, sans aucun doute possible, était la beauté, là et sur les passerelles supérieures d'où l'on apercevait les lignes architecturales du bateau, où l'on prenait conscience de sa force, de son unité, de sa vie.

L'Ile-de-France, en fin de compte, est le chef-d'œuvre d'un ingénieur, chef-d'œuvre que, par un bonheur assez rare, les « artistes » n'ont pas réussi à complètement abîmer.



Frits van den Berghe

Films et metteurs en scène



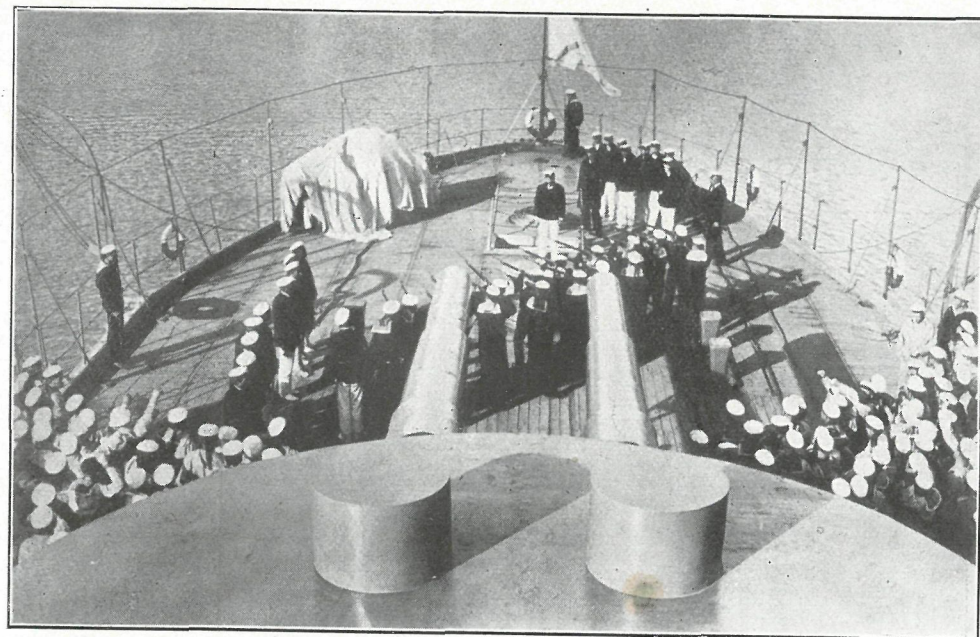
Serge-Mikhaïlovitch Eisenstein
Metteur en scène de « La Grève », du
« Cuirassé Potemkine », d'« Octobre », de
« La Ligne générale »

« Albert Valentin le homme le plus
riche. En amidi oucère

Eisenstein
Novem 14/1917



Deux fragments du « Cuirassé Potemkine »



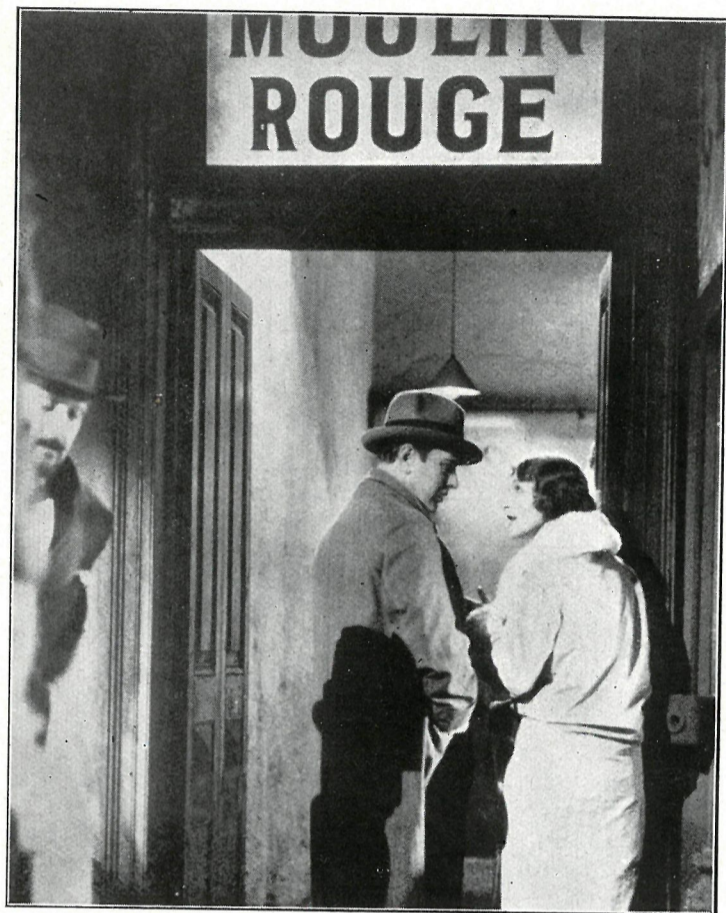
Poudovkine
Metteur en scène de « La Mère » et de « La fin de Petrograd »



Deux fragments de « La Mère », de Poudovkine
(d'après Maxime Gorki)



Ewald-André Dupont
Metteur en scène de « Baruch », « Variétés »,
« Moulin-Rouge », « Piccadilly »



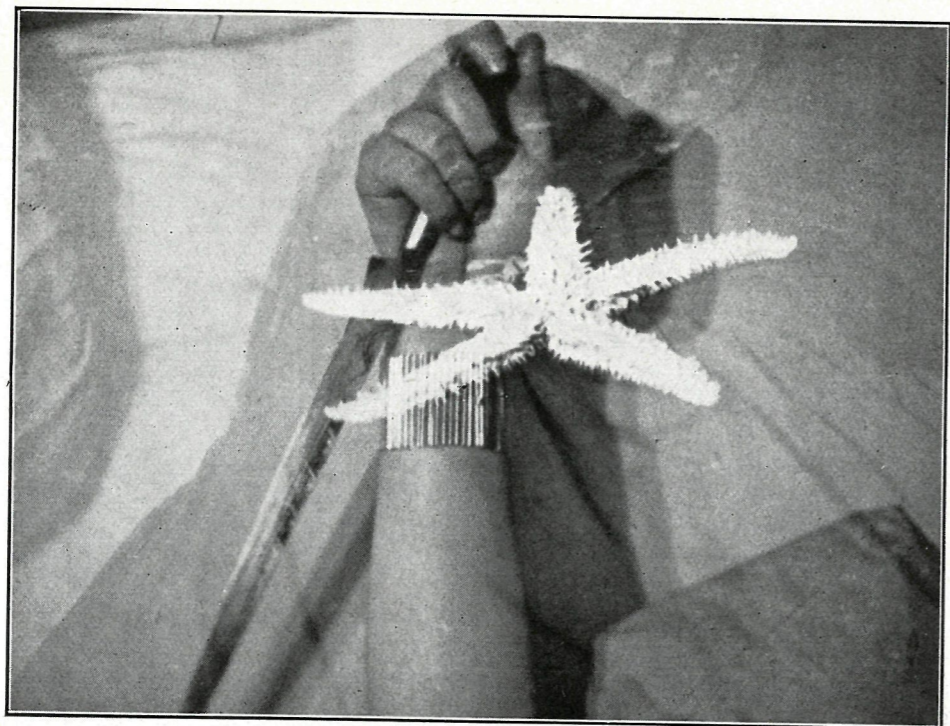
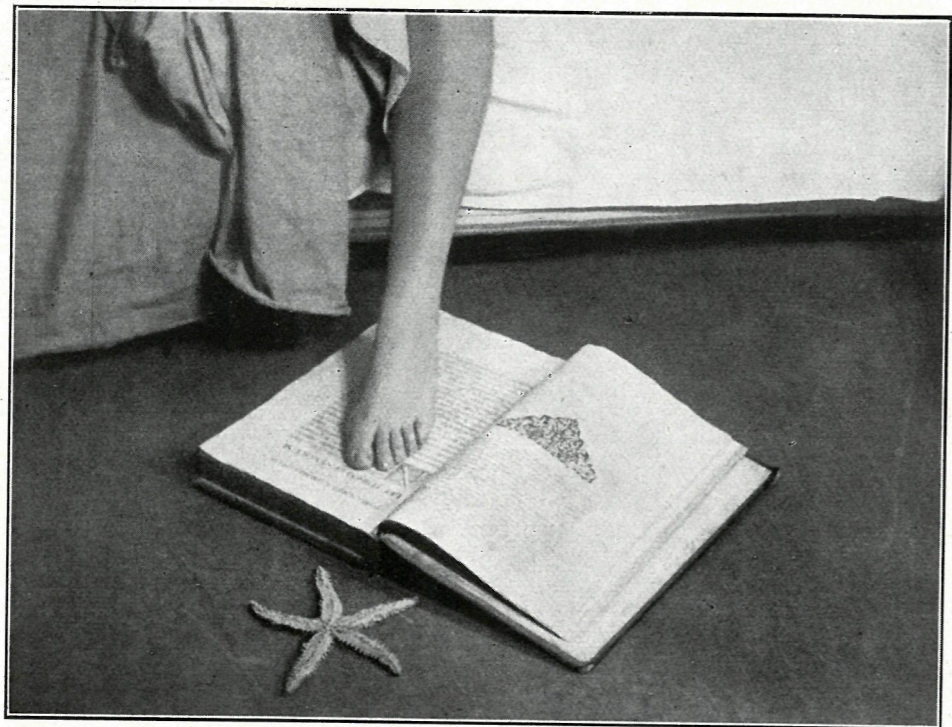
Fragment de « Moulin-Rouge »



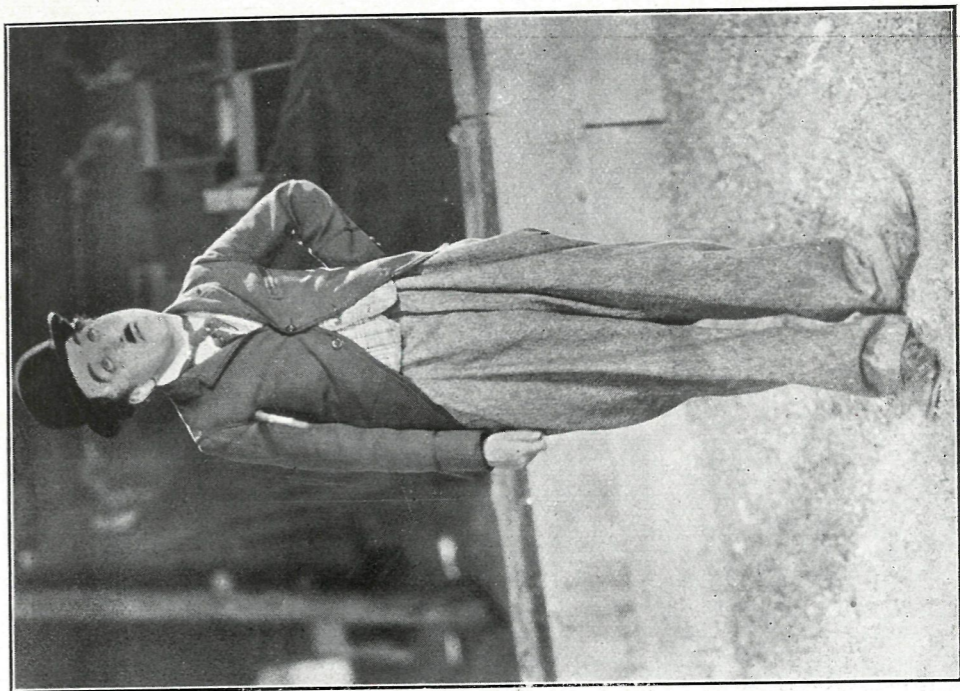
Fragment de « L'Aurore »



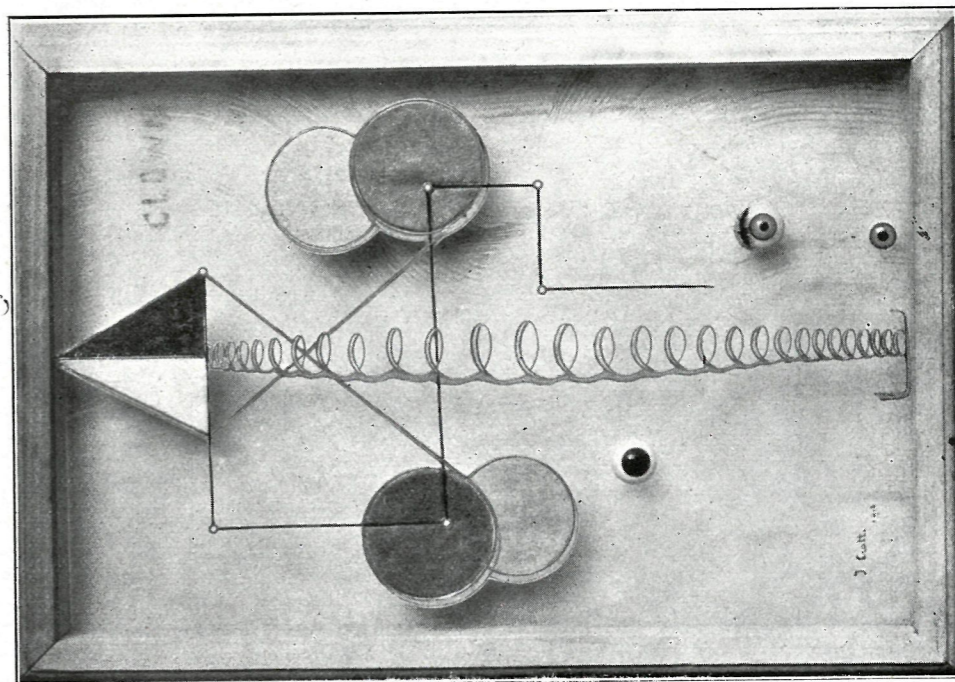
F. W. Murnau
Metteur en scène de « Nosferatu », « Le Dernier des Hommes »,
« Faust », « Tartuffe », « L'Aurore », « Les Quatre Diables »



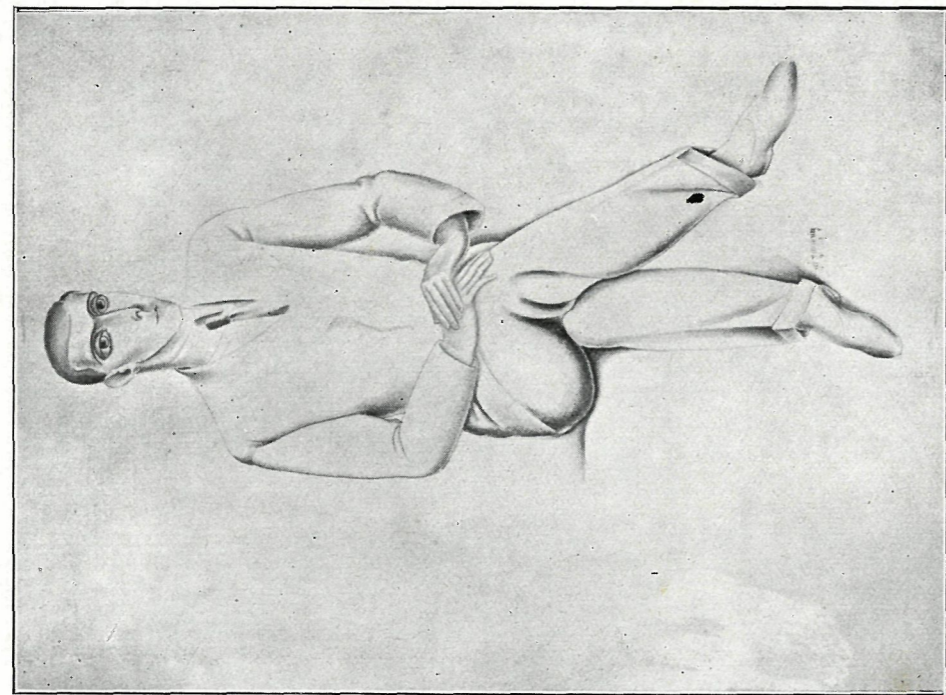
Deux fragments de « L'Etoile de Mer »
le nouveau film de Man Ray



Charlie Chaplin dans « Le Cirque »



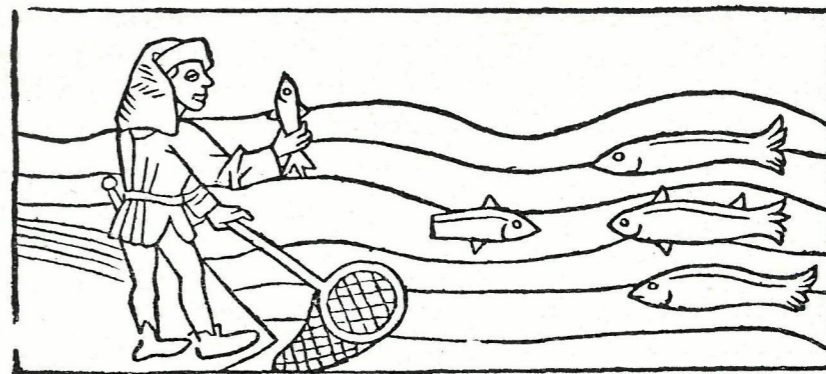
Jean Crotti : « Le Clown » (1916)



Edgard Scaufaire : Portrait de Leonide Massine



Léon de Smet : « Les Biches »



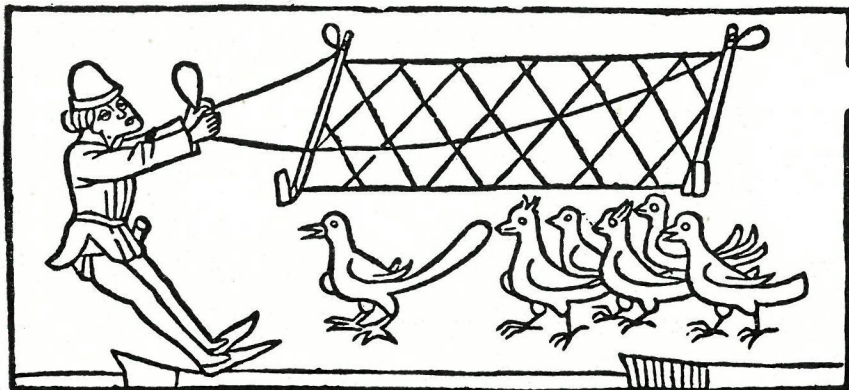
Dialogus creaturarum (Gouda, 1482)

ÉPHÉMÉRIDE POUR LE MOIS QUI VIENT

Pour un oui ou pour un non, il fera un vent de tous les diables et il y aura de quoi rire à chaque coin de rue. Il contribuera pour sa part à répandre un certain goût de l'insolite qu'on respirera à tout bout de champ. L'existence domestique deviendra insupportable aux plus irrésolus et elle leur apparaîtra soudainement comme l'une des formes les plus basses qu'on ait pu concevoir. Ils sortiront de chez eux, alléguant un prétexte sournois, un portefeuille oublié dans leur bureau, ou encore leur moustache à friser, et, possédés par un pouvoir forcené auquel ils ne songeront pas à se soustraire, ils s'en iront ainsi avec le désir d'apprendre à nouveau l'alphabet aux lettres lumineuses des boulevards. Vous qui semblez le plus sceptique et qui ricanez en dessous, vous y échapperez moins que personne. Le mois qui vient sera celui de plusieurs grandes découvertes. Particulièrement de celle qui démontrera, clair comme le jour, que le fameux héros en question, vous savez bien de qui je parle, ne fut qu'un pleutre, tué d'une balle perdue. Il avait envoyé son bracelet matricule à sa petite amie pour qu'elle s'en fit un pendentif. Ce sera la dernière allusion dont la guerre fournira l'occasion et elle se trouvera réduite du même coup à ses proportions véritables, celles d'un fait-divers, d'une rixe entre palefreniers après boire. Les hommes, ainsi délivrés d'un

souci absurde qui les embarrassait au bon moment croiront pouvoir se livrer sans arrière-pensée à quelques-unes des préoccupations qu'ils n'osaient avouer. Mais ils ne perdront rien pour attendre. Il y a d'autres pièges à loup qui leur sont promis au prochain tournant du chemin. C'est contre eux que nous nous proposons de les mettre en garde et s'ils entendent sagement leur intérêt, ils ne nous écouteront point d'une oreille distraite. Ils s'imaginent à l'abri, les pauvres, derrière leur jeu d'idées toutes faites, disposées en éventail, et qu'ils sont sur le point d'abattre au premier faux mouvement de l'adversaire. Le mois qui vient leur ménage quelques surprises désagréables pour peu qu'ils persistent dans leur système de dénégation. Je ne voudrais pas être dans leur peau à cet instant-là. Le nombre des formules qui conjureront les maléfices est assez réduit et nous les donnons pour ce qu'elles valent. Qu'ils se gardent, c'est à vous tous que je m'adresse, de prendre la parole sans y être invités, de se retourner au passage des femmes qui seront prêtes à tout, bonnes à rien et néanmoins portées aux pires extrémités. Qu'ils évitent aussi de sonner les cloches en temps d'orage. Enfin, s'ils ne mâchent de la corde à pendus, une heure avant chaque repas, il pourra leur en cuire. Le salut au drapeau, aux processions et aux enterrements, qui sera de rigueur, ne suffira pas cependant à les préserver des chausse-trapes. Le destin ne les tiendra pas quittes à si bon marché. Il n'y aura pas d'avertissement avant les poursuites, et si l'on veut mon sentiment, avec lequel je suis votre humble serviteur, il conviendra d'y regarder à deux fois dans toutes les démarches qu'on entreprendra.

A. V.



VARIÉTÉS



Chansons de Bord. —

Tel est le titre des chansons de marin recueillies et présentées en un beau volume par le capitaine au long cours Armand Hayet, harmonisées par Charles Bredon et illustrées de quatorze dessins originaux d'André Lhote (Paris, Edition Eos). Voici une des chansons les plus saisissantes de ce recueil et que l'interprétation pathétique d'Yvonne George a rendue célèbre :

*Hardi ! les gars, vire au guindeau
Good bye farewell
Good bye farewell
Hardi ! les gars, adieu Bordeaux !
Hourra ! oh Mexico !
Oh ! oh ! oh !
Au cap Horn il ne fera pas chaud
Haul away hé !
Oula tchalez !
A faire la pêche au cachalot
Hal' matelot
Hé ! ho ! hisse ! hé ! ho !*

*Plus d'un y laissera sa peau
Good bye farewell
Good bye farewell
Adieu misère, adieu bateau !
Hourra ! ho ! Mexico !
Ho ! ho ! ho !
Et nous irons à Valparaiso
Haul away, hé !
Oula tchalez !
Où d'autres laisseront leurs os
Hal' matelot
Hé ! oh ! hisse ! hé ! ho !*

Ceux qui r'viendront pavillon haut,
 Good bye farewell
 Good bye farewell
 C'est premier brin de matelot
 Hourra ! oh ! Mexico
 Ho ! ho ! ho !
 Pour la bordée ils seront à flot
 Haul away, hé !
 Oula tchalez !
 Bons pour le rack, la fille, le couteau
 Ha ! matelot
 Hé ! ho ! hisse ! hé ! ho !



André Lhote

Maxime Gorki à Sorrento. —

On a célébré récemment le soixantième anniversaire de Gorki, dont le gouvernement de l'U. R. S. S. veut faire un ministre des Beaux-Arts — pourquoi pas ? L'auteur des *Bas-fonds* a donc quitté l'Italie, qu'il habitait depuis de nombreuses années et où il s'était peu à peu refait une santé. Il avait loué, à Sorrento, une vaste propriété, « Il Soritoo », appartenant à une des familles les plus aristocratiques de la vieille

Italie. La maison dominait le golfe de Naples ; du balcon, on apercevait le Vésuve. Le parc rocailleux, planté d'oliviers et de figuiers, descendait en pente douce jusqu'à la mer.

C'est là que je le vis pour la première fois. Gorki est toute cordialité et franchise. Rien de plus ouvert, de plus nu, que cette physionomie. Un homme, rien qu'un homme, mais de quelle force ! Tout est énergie dans les traits de son visage, dans l'attitude, le geste. Nous parlâmes longuement de la Russie, de la Révolution, dont il ne déplorait que la violence ; de l'Europe malade, décadente, harcelée de toutes parts. « Elle est vieille, fripée et ne veut pas se soumettre, voilà son crime, me dit-il. Elle a beaucoup péché, elle a besoin de pitié et de miséricorde. Ce n'est pas de Russie que viendra cette pitié ; la Russie a trop à faire elle-même... »

Comme je l'interrogeais sur l'Italie qu'il connaissait bien : « Je la quitterais avec regret. J'aime surtout le peuple italien. En lui s'est réfugiée toute l'ancienne noblesse. » Il me raconta cette anecdote : Au début de son séjour, il voyait souvent dans son voisinage un homme d'aspect pauvre, sans chemise, vêtu d'un pantalon et d'un simple gilet ; du matin au soir il travaillait la terre. Un jour Gorki acheta de l'étoffe et la lui donna : « Voilà pour vous faire des chemises. » L'homme accepta, mais assez drôlement. Gorki apprit plus tard que cet homme était un riche propriétaire.

Je pus recueillir quelques souvenirs de sa jeunesse, entre autres celui-ci : A l'école primaire, vers sa dixième année, au lieu de faire ses devoirs et les exercices exigés par le maître, il s'amusait à écrire tout ce qui lui passait par la tête. Son maître arrachait ces méchantes pages de son cahier, mais l'élève s'obstinait. Plus tard, lorsqu'il devint secrétaire d'un avocat, il copiait des actes. Un jour, il s'oublia à rêver et écrivit à la suite quatre vers de Heine, puis continua sa copie. Ce fut un assez gros scandale et l'avocat fut seul à lui pardonner sa distraction.

A propos de la différence et de l'incompréhension réciproque des races, Gorki me conta ce trait. Pendant la Révolution, il assista à Moscou, du haut d'une fenêtre d'un cinquième étage, à ce spectacle : Un Chinois élancé, d'une figure noble, de vieille race, considérait longuement le cadavre d'un cheval dans la rue. Des Russes affamés, déguenillés, groupés devant le corps, attendaient de leur côté le moment de profiter de cette aubaine. Tout à coup, le Chinois se baissa et découpa un morceau du gras de la cuisse ; et tout de suite, afin d'empêcher les autres de toucher à cette proie, il se mit à la couvrir d'urine...

A 17 ans, il avait apporté à Korolenko un grand poème « romantique ». Korolenko lui rendit le manuscrit en lui déclarant que ces vers étaient fort mauvais. Mais il avait souligné une phrase : « Je suis venu au monde pour ne jamais me soumettre... » Cette devise est restée mienne, me dit Gorki.

Franz Hellens.

Gorki et le commissaire. —

Gorki raconte des souvenirs de jeunesse :

« Un jour, rappelle-t-il, je fus arrêté dans un petit gouvernement de l'ancienne Russie. Je n'avais ni argent, ni domicile... Le commissaire de police me dit :

» — Ah ! c'est vous ce Gorki, ce fameux vagabond ! C'est honteux ! Cependant, vous écrivez de bien jolis contes. Tenez, faites-en un pour moi, je ne vous veux pas de mal et vous remettrai en liberté. »

« Je travaillai deux jours dans ma cellule, mais, ma copie terminée, je me fis conduire chez le fonctionnaire. Celui-ci parcourut le manuscrit, parut satisfait, sourit :

« — Vous êtes libre, me dit-il.

« Et il enferma le manuscrit dans son tiroir.

« Quelques jours après, je lisais le conte dans un journal de la région.

« Mon commissaire l'avait signé de son nom ! »

« Retour du Tchad », par André Gide. —

Sur son voyage en Afrique Centrale, M. Gide nous donne le *Retour du Tchad* (N. R. F.), après le *Voyage au Congo*, « carnets de route », comme il intitule lui-même ses deux livres. Rien de ce lyrisme méditatif, épanché en nappes souterraines, avec de subits jaillissements en gerbe, à la Barrès, que tant de jeunes écrivains imitent avec plus ou moins de succès ; pas de récits anecdotiques d'aventures vécues, pas de pages de bravoure, pittoresques ou ardentes. Rien que de rapides extraits de journal, des notes sur des choses vues, de courtes descriptions de paysages et d'indigènes, des souvenirs de chasse ou de menus incidents de route, par petits traits disséminés, par images qui se nouent et se dénouent quelque peu au hasard et qui se présentent, de prime abord, avec bien du décousu. Est-ce un artifice ? De toute façon, l'ensemble ne se fixe que par la suite dans l'esprit du lecteur, s'y agglomère, s'y épure, s'y unifie, intensément vivant. Et ce n'est qu'en fermant le dernier tome — comme c'est en sortant de la forêt, entrant dans la plaine alourdie, qu'on perçoit les bienfaits de l'ombre et de la fraîcheur — qu'on se sent tenu, comme envoûté, par l'ambiance subtilement créée, par la puissante atmosphère suscitée avec si peu d'art, mais avec une simplicité, une sincérité qu'on n'a pas toujours connues, à ce degré-là, chez Gide, l'insidieux. Des touches de tendresse, sobres, prenantes, sans fadeur, comme dans les notes consacrées, tout au long des deux volumes, à Dindiki, comme dans celles encore qui, en tant d'endroits, nous convalaient de la beauté morale autant que physique des indigènes avec lesquels Gide a frayé. Une œuvre très sereine de pitié et d'amour — mais que nous voilà loin de la *Case de l'Oncle Tom* ! Par moments elle fait penser à Conrad, à cet angoissant *Cœur de Ténèbres* qu'il faut bien classer parmi les œuvres les plus répercutives du grand anglais. Identité de son que l'auteur n'a certainement pas poursuivie. Malgré notre scepticisme, avouons que cette œuvre de Gide constitue également — et pourquoi cette pudeur à le dire ? — un noble acte, un acte de courage. Sa mise en accusation des grandes compagnies concessionnaires fait honneur à son cœur et à son intelligence. Portera-t-elle ? Il est vrai que Gide aurait pu clamer plus haut son indignation, avec plus de crânerie et de mordant, cavalièrement, au lieu de la manifester avec cette mesure, cette discrétion, cette peur d'appuyer, qui sont bien

le propre de son talent. La foule ne se laisse pas facilement émouvoir par une peinture aussi atténuée, un ton de protestation aussi peu emporté, je dirai même courtois. Il n'y a là, de la part de Gide, aucune prudence — l'homme qui a donné de son vivant les mémoires intimes de *Si le grain ne meurt* n'est guère réticent, quoi qu'on prétende, — mais une attitude d'écrivain, fort logique. Une même générosité s'exprimait déjà dans les *Souvenirs de Cour d'Assises* et ne frappait pas davantage les curieux avides d'un franc parler qui sonne haut. Le contrôle toujours sévère que Gide exerce sur lui-même, cette manière sobre, un peu ambiguë de s'exprimer, cette foi qu'il a dans son lecteur, pour que celui-ci le comprenne à mi-mot, ont desservi une campagne qui aurait pu emprunter plus de fracas, de prétention chevaleresque, un accent agressif, pamphlétaire, dur. Mais pourquoi demander à un homme ce qu'il ne peut donner ? Ne cherchons pas à draper un être aussi personnel que Gide dans des oripeaux empruntés.

Puisque « Nordiques » nous sommes, pourquoi ne pas rappeler, à cette occasion, que nous possédons dans la littérature néerlandaise un roman colonial de premier ordre (il date de 1860), jamais traduit en français, le *Max Havelaar*, de Multatuli, qu'il conviendrait bien de remettre à l'honneur. Inspiré par un même mouvement d'indignation contre les colonisateurs cupides, un même élan de tendresse pour les populations indigènes méconnues et exploitées — dans l'espèce celle des Indes Orientales, — mais tout feu, tout flamme, tour à tour lyrique avec emportement, sarcastique avec morgue, hybride, sentimental et ironique, toujours d'un diapason élevé, quoique bien peu criard, cette œuvre vengeresse provoqua un véritable sursaut de l'opinion publique hollandaise, entraînant même la chute du ministère libéral au pouvoir à ce moment-là. De sérieuses réformes s'en suivirent aux Indes. Il est vrai que Multatuli, fonctionnaire colonial, qui avait été prié par le gouverneur général de se démettre de ses fonctions, ne fut guère rétabli en son poste. Sa vie de misère, de vagabondage, de révolte date de là. Pourquoi souhaiter à M. Gide de tels opprobres ? Au moment de son départ, il n'a pas trop dû croire à sa « mission ». Peu romantique par sa nature, c'est au contraire bien malgré lui qu'il est devenu le bon Apôtre dont la voix réclame justice. Si même ses exhortations ne bouleversent pas la France — et il faut le regretter ! — il n'en a pas moins rempli très simplement, presque avec humilité, le devoir que sa conscience lui dictait. D'autres suivront ses traces, qui sauront battre le tam-tam avec plus de violence. Il a excellemment agi et il a écrit, et cette fois-ci encore sans le vouloir, de fort beaux livres.

André de Ridder.

ROSE : fleurs naturelles

52-52a, rue de Joncker, (place Stéphanie)
bruxelles téléphone 268.34



André Lhote

Hans Arp et les « ombrils ». —

Hans Arp, né à Strasbourg, a son atelier dans l'âge des cavernes. Il y trace chaque jour les figures secrètes destinées à conjurer les rêves les simulacres qui procurent l'amour ou la vie, les *ombrils*. Comme ses ancêtres firent la pierre, il a discipliné la couleur et les brosses, les ciseaux, le carton, l'inquiétant triplex sensible à la chaleur comme un homme. Son grand triomphe est d'avoir récemment domestiqué la ficelle, comme personne avant lui n'avait su faire ; depuis, il n'a pas sur la toile de serviteur plus fidèle à rendre la pureté des signes qu'il y trace. Les menuisiers même semblent attentifs à ses ordres. Il vit à Cro-magnon l'été, mais pendant l'hiver, il voyage. Habile à lire dans les lignes du monde, il interroge souvent les rides jurassiques et les froissements du pliocène. Car Hans Arp, né à Strasbourg, sait qu'il mourra à l'âge du bronze.

P. Hooreman.

Un peintre généreux. —

On sait que Hans Arp aime beaucoup la peinture et qu'il s'en sert autant pour rendre sensibles que pour protéger contre les intempéries des appartements les formes qu'il invente. Dernièrement, comme un amateur louait en sa présence la fraîcheur de ses compositions, il lui



Jeunes femmes jouant sur la plage

Photo Antony



La vieille sur la digue

Photo Antony

Fictions balnéaires

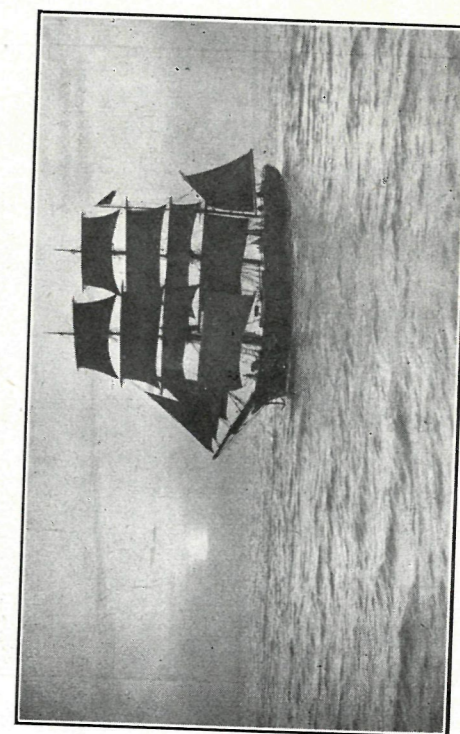
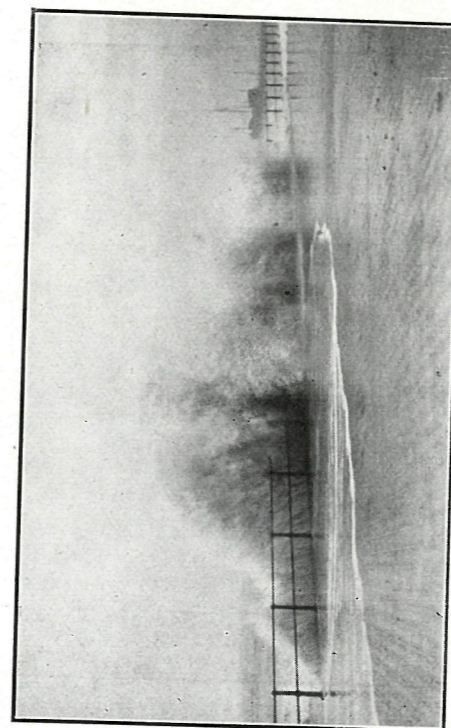
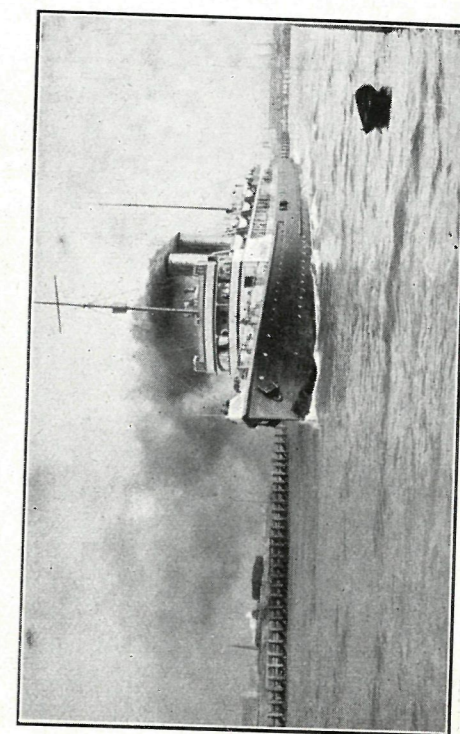
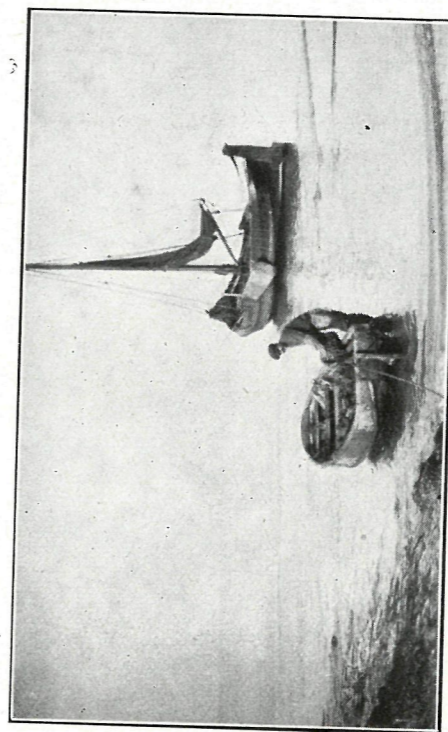


Cartes postales : « Nos Baigneuses »



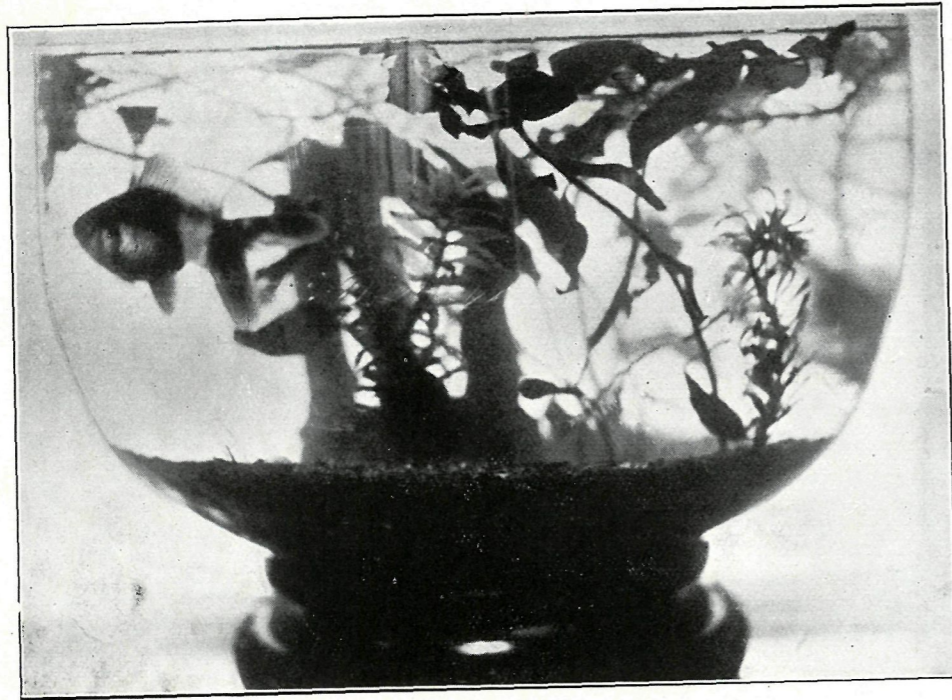
Bathing Girls

Cartes postales



Spectacles de la mer

Poissons captifs



Poissons japonais, à Mme E. Picard

Photo Robert De Smet



Marchandes de poisson

Photo Antony

dit qu'il s'engagerait volontiers à préserver ce charme contre tout accident ; que si l'un de ses reliefs paraissait le moins du monde affaibli, on ne devait point craindre de l'en aviser ; qu'il n'hésiterait pas à entreprendre un voyage pour rendre à l'œuvre sa netteté première, par le moyen, s'il le jugeait bon, d'une nouvelle couche de couleur.

Les personnes qui connaissent Hans Arp assurent que ce peintre, en parlant ainsi, se montrait sincère, car il ne déteste pas les voyages et, s'il aime ses œuvres, ce sentiment est si pur chez lui qu'il se confond, dans la mesure du possible, avec le goût de la nouveauté. R. D. G.

James Ensor, l'autre. —

Il y a celui que vous connaissez : le génial peintre de l'*Entrée du Christ à Bruxelles*, par exemple !

Mais il y a l'autre James Ensor, le protecteur des dunes flamandes, l'ennemi des vivisecteurs, l'ami des Rotariens, James Ensor le musicien, James d'Ostende.

En 1927, au banquet du Rotary Club, à Ostende, ce fut en effet lui qui « tira » le grand discours, duquel il convient de détacher ce morceau choisi :

« Je ne puis dire : Le Président est mort, Vive le Président ! mais je dirai, en accord parfait, les Présidents des Rotariens seront toujours là, là, là, tralalala. Ils ne seront jamais las, las, las, las. Ils seront un peu là pour honnir les portefaix et les cochers, toujours trop gais au défilé des étrangers, des étranglés, des écorchés turlupinés.

» On ne saurait assez louer les travaux divers et compliqués du Rotarien ostendais. Son zèle, son esprit d'ordre et d'économie, sa diligence, son savoir faire. Mais que diront nos artistes et gens de goût des projets léonins de certains constructeurs en mal de bronze, embellisseurs affolés, rigides, anti-pittoresques, portant sur l'écu de sable lionné un pavé d'ours, un projet informe, une queue de lapin enfarinée, un point de suspension. »

Et ce fut à la même occasion que l'orchestre du Kursaal d'Ostende exécuta cette joyeuse : *Marche des Rotariens*, qu'Ensor avait composée tout spécialement pour la circonstance.

Le surréalisme et la peinture. —

Malgré les allures documentaires de *Variétés*, malgré le choix éclectique (et l'on sait comment certaines revues usent de l'éclectisme) des textes et des reproductions, les opinions émises dans cette revue ne seront pas, comme partout ailleurs, conditionnées par le degré de sympathie ou d'antipathie que tel mouvement ou telle personnalité peut avoir pour elle. C'est ce qui nous permet de parler du livre que M. André Breton vient de consacrer au « Surréalisme et la peinture ».

De quelque manière que l'on puisse envisager ce livre, il ne peut en aucun cas être assimilé aux nombreux ouvrages consacrés à la peinture et à l'histoire de l'art. Les avis de l'auteur ne sont jamais réduits aux habituels étalages des « grands exemples », ni à la tradition, ni à ce qu'il y a de plus odieux dans la critique d'art : les considérations sur les moyens techniques, indifféremment quelconques.

M. André Breton ne spéculé pas sur les intentions particulières des peintres dont il a choisi de parler. Ces intentions sont exposées au passage, mais l'intérêt supérieur de cet ouvrage réside surtout dans la liaison profonde que l'auteur saisit et qui en détermine l'opportunité. Sans doute est-il nécessaire aussi de rattacher « Le surréalisme et la peinture » aux « Pas-Perdus » (N. R. F. — 1924), au « Manifeste du Surréalisme » (Simon Kra. — 1926) et à « Introduction au Discours sur le Peu de Réalité » (N. R. F. — 1927) dont il précise ou rectifie certains points.

F. L.

La faillite des Salons officiels. —

De M. L. Dumont-Wilden, dans la *Nation Belge* du 2 mai :

« La peinture d'aujourd'hui est un bibelot d'intérieur élégant, un morceau de musique de chambre ou... une valeur de spéculation. C'est ce qui fait qu'il est si facile aux marchands de fixer la mode en art. Chaque année, à propos du Salon, les peintres de la présente génération qui n'ont plus la cote chez les marchands, esquissent une offensive contre ce qu'ils appellent le mercantilisme et le snobisme. Peine perdue. Les marchands restent les maîtres du marché et les directeurs du goût, et c'est chez eux bien plus qu'au salon qu'on peut voir ce qu'il y a de meilleur dans l'art contemporain. Comparé aux expositions des grands marchands, le Salon, c'est le bazar à treize sous, comme on disait autrefois quand le sou valait un sou... »

De M. Paul Prist, dans l'*Indépendance Belge* du 2 mai :

« Qu'on me comprenne bien. Nous n'attendons rien d'extraordinaire de l'art officiel. Nous savons qu'il ne faut pas exiger au delà de ce qu'il peut donner et qu'il se défend avec une énergie farouche contre tout ce qui est audace, jeunesse, innovation. Pourtant, on aimerait moins de nonchalance, moins de paresse. On voudrait que le chromo ne régnât pas de façon aussi despotique. On souhaiterait qu'il y eût des coins de repos, de fraîcheur : des oasis parfumées dans l'immensité de ce désert.

» Or, il n'y en a pas. C'est en vain qu'on cherche. L'aridité est sans limite. Et si on n'était pas prévenu, si on ne savait pas que l'effort ardent se déploie ailleurs, devant cet amoncellement de naïvetés, de figures académiques, dénuées d'intérêt, on se surprendrait à se plaindre, et à se dire : C'est donc tout ce qu'il reste de l'art français ?... »

De M. Jacques Guenne, dans l'*Art Vivant* du 1 mai :

« J'ai, une fois de plus, constaté, avec la profonde tristesse qu'impose le spectacle de vanités si coûteuses, quelle détestable tournure d'esprit rendait ici ridicules les sujets les plus éloquentes ou les plus simples, ceux qui furent immortalisés par les maîtres : Descente de Croix ou Naissance d'Aphrodite, Portrait de conquérant ou Femme à sa toilette.

» J'ai, une fois de plus, constaté combien manque à la plupart de ces artistes le sens des valeurs tactiles, quelle ignorance ils ont des lois de l'harmonie et du contraste des couleurs, des plus élémentaires exigences de la composition, ou l'étonnant mirage qu'exerce sur eux, quand ils sont plus habiles, le procédé du trompe-l'œil.

» En me mêlant à l'étrange public qui suit ces manifestations, j'ai entendu de bien édifiantes réflexions. Une dame fort élégante ne conseillait-elle pas à sa fille de faire copier pour cet été la robe du joli modèle de M. d'Etcheverry et « son amour de chapeau » ? Pas une seconde, cette dame ne pensa désobliger le peintre en prenant son tableau pour une gravure de mode. »

Et maintenant, détrompez-vous ! Ces critiques ne parlent pas des expositions officielles enfermées dans le Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, mais des expositions des Artistes Français et Nationale, réunies à Paris sous le nom de *Salon des Tuileries*.

« La peinture belge contemporaine », par Louis Piérard. —

Ni de l'histoire, ni de la critique, ni de l'analyse, ni de la doctrine. Des noms, des noms, de généreux lieux communs, de la politique électorale. Les rares artistes belges qui n'y figurent pas (il y en a-t-il seulement ?) peuvent se faire inscrire chez l'auteur. Ils seront à leur tour aimablement couchés dans la seconde édition.

Le large ton de ce guide nous rappelle les temps heureux où les critiques d'art parcouraient les grands salons officiels, en notant les toiles : « n° 748 : *La visite du médecin*, le peintre, servi par un coloris tantôt robuste et tantôt délicat, est peut-être ce que l'école belge a donné de mieux dans la note décorative », etc...

Joh. M.

A propos de l'exposition d'Art précolombien, à Paris. —

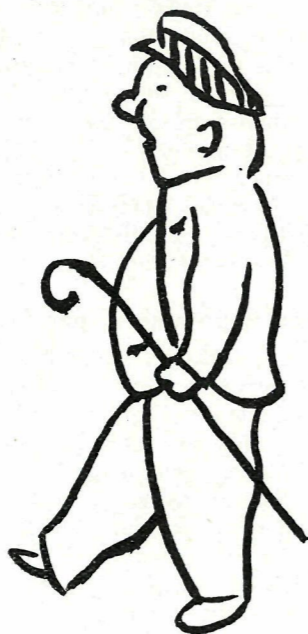
Au mois de mai s'est tenu, au Musée des Arts Décoratifs, à Paris (Pavillon de Marsan), une exposition consacrée aux *Arts anciens d'Amérique*.

Ce fut le poète Tristan Tzara qui introduisit cette exposition auprès du public parisien, par un remarquable article que publia l'*Intransigeant* le jour de l'ouverture. Nous y lisons, entre autres :

« Si, dans l'art nègre, nous distinguons un type *mammifère, soleil, oiseau*, dans la civilisation *océanienne* le type *poisson, étoile, oiseau*, le totem, la nourriture, la peur, le respect, il nous est aisé de croire que leur représentation est une *idéalisation*. Ce n'est pas la reproduction imitative que l'homme primitif a voulu réaliser, mais le *symbole*, qui dans la perfection devenue rite ou religion, correspondrait à l'idée que nous nous faisons de la beauté. Mais l'objet par sa réalité devient lui-même sacré, entier : *l'objet, la réalité*. L'idée qui l'a engendré disparaît aussitôt que l'objet a pris réalité. Le mythe se déploie avec la régularité d'une fleur qui pousse. La similitude qui existe entre les lois de croissance de l'esprit et celles des faunes et des flores, est une douce consolation pour ceux qui connaissent leur parenté avec la poussière et savent y retourner en toute quiétude.

» L'art est un exercice qui m'habitue à l'idée de la mort

» C'est sur des contingences de cet ordre que l'art d'aujourd'hui se rattache aux plus lointaines racines du sentiment des forces de la nature. La peinture, la sculpture, regardée en soi, dans sa propre fonction, une entité qui ne doit rien au monde matériel, une création pure de l'esprit, un univers intérieur, indépendant et organique dans ses propres lois... »



Edgar Tytgat

Le Cirque (Charlie Chaplin). —

Allons ! Le cinéma existe toujours. Il n'est pas indispensable d'échafauder des théories ingénieuses sur de rares trouvailles dues vraisemblablement au hasard, ni d'inventer de séduisantes excuses pour des défauts permanents, ni de gonfler la voix pour célébrer de faibles mérites. Voici un film, un véritable film, où l'on ne trouve nullement la promesse d'œuvres futures que nos petits-enfants auront bien du plaisir à voir, n'en doutons pas, mais un film qui nous offre, à nous, cette année-ci, sans exiger aucune adhésion de principe, aucune complaisance, l'unique, l'extraordinaire occasion de nous évader toute une heure d'une vie dont le procès n'est plus à faire, pour gagner le royaume définitif du rêve, où tous les actes sont fixés, immuables, pour l'éternité, où toutes les passions perdent leur nocivité, où le rire est pur, où les larmes sont belles. Je ne me sens pas de force à vous raconter mon plaisir. Allez-y voir, si vous ne voulez pas me croire. Il n'y a pas d'état de grâce qui tienne. Vous pouvez avoir potassé Molière toute la journée, ou bien sortir des bras de votre amie, plus dégagé de toute chose qu'en venant au monde, du bout de sa badine, ce sacré Charlot vous empoignera par le collet et vous précipitera au milieu de quelques aventures qui vous paraîtront définitives, encore qu'il en ait mille comme ça à votre service. Si vous aimez les vieilles plaisanteries consacrées, les bonnes situations éternelles dont les hommes ne se dépêtreront jamais, allez ! Vous les trouverez, non pas remises à neuf, mais recrées et plus vivantes que le jour problématique de leur invention. Et si vous voulez

avoir quelques notions nouvelles sur l'ingéniosité et la misère humaines, sur la lâcheté féminine, sur l'inspiration de l'artiste ou même sur l'origine du rire, ne lisez pas les philosophes, même M. Bergson, allez voir le *Cirque*. Puis, revoyez-le, car, à la première fois, vous êtes bien incapable de distinguer la moitié de ce qui s'y trouve et vous avez encore à découvrir la place de l'appareil de prise de vues dans la scène des miroirs et la raison d'être de ce singulier passage, vers la fin, qui ressemble si fort à un rêve et qui n'en est pas un. Réfléchissez encore à ce que devient le *Cirque* quand on l'envisage comme une confession un peu déguisée où le plus grand artiste de ce temps nous avoue, peut-être sans s'en bien rendre compte, sa méthode, ses désirs, ses rancœurs. C'est Charlot qui vient nous livrer les secrets de Charlie Chaplin ! Profitez-en !

D.

Moulin Rouge (Ewald - André Dupont). —

Il serait long et ennuyeux d'insister sur l'arbitraire qui règle les événements et la psychologie dans ce film. Ce serait surtout inutile, car personne ne se préoccupe de leur présence, tant on est pris par une description amoureuse du music-hall. Dupont reprend un thème auquel bien des réalisateurs, et des plus médiocres, avaient sacrifié. Mais ceux-ci voulaient flatter un goût assez bas du public pour le spectacle, tandis que Dupont, lui, s'émeut le premier de ce qu'il représente : on sent que les évolutions rythmées des girls lui montent à la tête et que l'empanachement équivoque d'une vedette trouble sa vue. Nous conseillons la scène de la crise de nerfs aux amateurs de sadisme non frelaté.

D.

L'Aurore (F. W. Murnau). —

Murnau demeure le grand, le seul magicien de la lumière. En groupant, selon des règles qui nous sont inconnues, les lampes à mercure qui portent de si jolis noms anglais en langage de studio, il vise sans cesse un but poétique et réussit souvent à l'atteindre. Nous sommes bien loin de l'auréole de lumière automatiquement projetée dans les cheveux de la vedette, du flou à intentions artistiques, d'un jeu d'ombres aussi mécaniquement réglé qu'un mauvais ballet. C'est ici la constante préoccupation d'une beauté formelle soumise au sujet, mais le magnifiant : somme toute, la recherche et la création d'un style. Les films de Murnau

CHOCOLATERIE	« MARY »	CONFISERIE
SPÉCIALITÉS : CERISETTES		
BOURRICHES D'OSTENDE ET PALOURDES FOURRÉES		
Amandines - Noisetlines - Chocolatines - Lindoustans - Brésiliens - Javanaises Tokio - Sévillanes - Habanera		
Nota. — Tous nos Chocolats et Spécialités sont faits par nos soins et journalièrement renouvelés. Envois en Province et à l'Etranger.		
BRUXELLES	126, rue Royale Tél. 14,500	OSTENDE 15, rue de Flandre Tél. 1086

nous conduisent dans un univers artificiel où il n'y a pas un aspect des choses qui soit indifférent, où le moindre geste, le figurant le plus anonyme, sont transfigurés jusqu'au symbole, ou tout est recréé selon les lois d'une optique personnelle. Le décor et la prise de vues collaborent à ce résultat. Celui-là est déformé savamment, composé comme un tableau, devient l'interprète de préoccupations esthétiques et psychologiques ; celle-ci, d'une souplesse, d'une ingéniosité rarement dépassées, vient renforcer la valeur du décor quand il n'est pas expressément composé pour elle. Dans cet esprit, la promenade de l'homme qui rejoint sa maîtresse constitue une réussite parfaite : il est vraiment miraculeux de voir, à chaque crochet que décrit l'appareil de prise de vues dans sa course, un aspect nouveau du paysage naître de la brume qui nous le dérobaît. Sans envisager même la prouesse que constitue un pareil morceau, l'admiration naît irrésistiblement devant la volonté poétique qui confère sans répit, à de misérables objets — une barrière, un feuillage, — la grandeur d'une découverte et la valeur d'un signe de la passion. On dira que l'intrigue est sacrifiée et réussit rarement à émouvoir dans cette débauche de technique, mais, à tout prendre, ce défaut est bien moins accusé que dans *Faust*, en dépit des concessions malheureuses aux poncifs imposés par l'imbécillité américaine. D.

Le Voyage à l'Union Coloniale (Bruxelles). —

Nous le savons, maintenant : André Rouveyre a menti. M. Gide ne ressemble pas du tout à une vieille chinoise. Il aurait plutôt l'allure d'un gentilhomme campagnard selon l'ancienne mode, d'un robuste pasteur protestant. Est-ce le voyage au Congo qui lui a donné cette mine florissante, cette assurance parfaite ? Il apparaît, il sourit, il s'épanouit, il pontifie. L'art est ceci, ses livres sont cela que l'on retrouvera dans son film. Il détache les noms, les épithètes, pour rendre mieux sensibles la force, la vertu qui se trouvent dans chacun d'eux. Il traîne un peu sur les dentales et les sifflantes. La phrase en acquiert une grande autorité. Tant pis pour ceux qui viennent accompagnés de quelque idée de trouble ou d'une image de l'inquiétude. Ils ne trouveront sur l'estrade qu'un professeur qui réduit rapidement quelques problèmes complexes (civilisation, voyage, cinématographie) en vérités élémentaires, à la portée de toutes les intelligences. A un moment pourtant, on retrouve Ménalque : « ces peuples qui sont nus et n'ont pas honte de l'être ». Mais parfois un rire contenu, à peine perceptible, déchire toute une phrase et procure à l'auditeur un singulier malaise. Puis le diable se fait ermite et M. Gide déclare qu'il a cru bon de ne laisser paraître dans son film que les plus beaux indigènes. Par bonheur, il ne sacrifiait pas à cette esthétique quand il a choisi les héros de ses récits, de ses soties, de son roman. Quelques phrases encore pour encourager les vocations coloniales. Applaudissements. M. Gide revient saluer, comme un acteur, une fois, deux fois. De l'avantage d'être un écrivain qui n'a jamais recherché les faveurs de la foule.

Nous étions avertis que le *Voyage au Congo* ne contenait pas d'allusions emphatiques aux dangers ou aux difficultés rencontrées par les explorateurs ; que l'élément humain, indigène, y tenait une place capitale ; que le film était inspiré par ce goût de l'aventure et cet amour d'autrui qui

nous ont valu *Le retour de l'enfant prodigue* (entre autres). Sans le moindre doute, c'est bien exact. Et c'est d'autant plus curieux que nous n'avons vu, en fin de compte, qu'un documentaire semblable à ceux que nous connaissions déjà, mieux conçu certainement, beaucoup plus mal photographié et, en plus d'un endroit, parfaitement ennuyeux. Puisque M. Gide nous a donné cette impérissable maxime : « C'est avec les beaux sentiments que l'on fait la mauvaise littérature », oserons-nous lui rendre la petite monnaie de sa pièce en posant que c'est avec les belles intentions littéraires que l'on fait les films médiocres ?

On me répondra que je reproche surtout à M. Gide de s'être fait accompagner du seul Marc Allegret, au lieu de s'adjoindre quelques opérateurs expérimentés, et d'avoir pris un appareil qui n'était vraisemblablement pas muni de tous les perfectionnements ; que ce sont là des défauts bien légers et superficiels ; qu'à tout prendre, il s'agit là d'un travail d'amateur. Mais ce n'est pas seulement par insuffisance technique que pêche la plate histoire d'amour de Kadde et M. Gide s'est montré assez sévère à l'égard d'écrivains qui ignoraient la syntaxe et les premières notions du style pour qu'on lui fasse remarquer dans son film des défauts analogues.

Ces critiques sévères à l'égard d'une œuvre qui est loin d'être insignifiante visent à dégager une leçon : ce n'est pas toujours impunément que les écrivains s'occupent d'un art auquel ils n'entendent rien et croient y réussir au premier coup, par la seule vertu de leurs mérites, mieux que d'humbles professionnels. MM. Suarès et Carco se sont rendus ridicules quand ils ont voulu juger Charlie Chaplin. Cette fois-là, il ne s'agissait que d'intelligences de second ordre. Mais en ne distinguant pas entre *Moana*, ce poème, et *Chang*, ce grossier mélodrame, tout en ficelles et en truquages, M. André Gide nous fait douter d'un sens critique que nous aurions cru le premier de ce temps. A bien y songer, le critique est moins à l'abri de reproches que le réalisateur. Celui-ci, en effet, ne se fait pas sur son mérite autant d'illusions qu'il a essayé de nous le faire croire l'autre soir. Qu'on lise plutôt ce fragment du *Retour du Tchad* :

« Somme toute, il me paraît que ce qu'il y aura de mieux dans ces vues prises (et sans doute il y aura de l'excellent), sera plutôt obtenu par un heureux hasard ; des gestes, des attitudes sur lesquelles précisément l'on ne comptait pas. Ce dont on convenait par avance restera, je le crains, un peu figé, retenu, factice. Il me semble que j'eusse procédé différemment, renonçant aux tableaux, aux scènes, mais gardant l'appareil tout prêt, et me contentant de prendre, par surprise et sans qu'ils s'en doutent, les indigènes occupés à leurs travaux ou à leurs jeux ; car toute la grâce est perdue de ce qu'on prétend leur faire refaire. Le plus souvent, c'est après que Marc a cessé de tourner, immédiatement après, parfois, que le geste naïf, exquis, ininventable, irrefaisable est donné. »

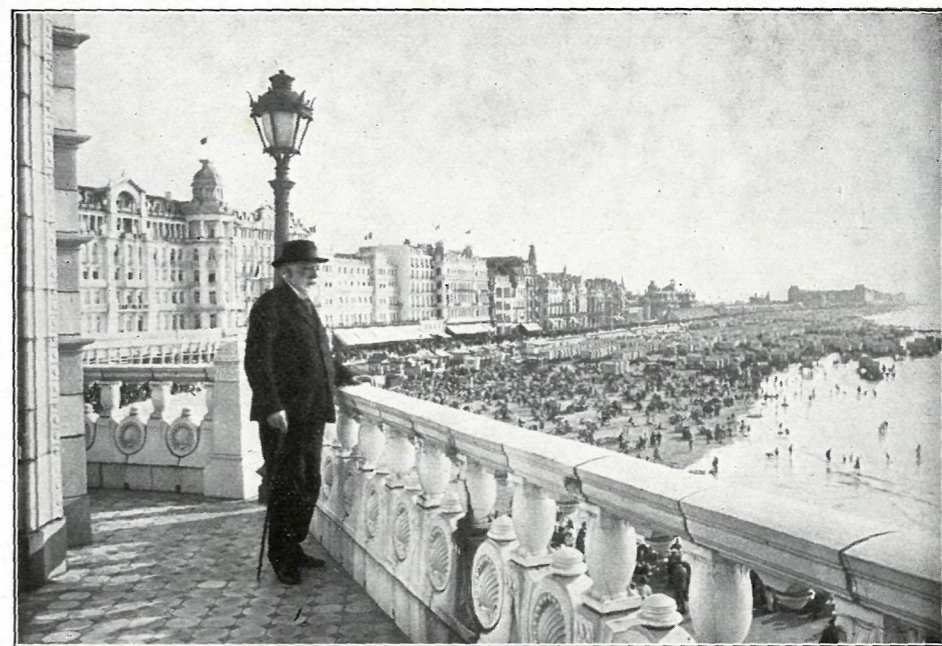
On ne tourne pas plus galamment un aveu d'impuissance. D.

Le cuirassé Potemkine (S. M. Eisenstein). —

Il ne s'agit pas de s'engager à demi dans une telle œuvre : elle triomphe de vous dès la première image, qui vous transporte dans un paysage épique, à une altitude où l'excès d'air coupe la respiration. Quiconque n'a pas éprouvé, à la projection du *Cuirassé Potemkine*, le sentiment

d'être enfin entraîné à la limite où l'humain se confond avec le légendaire : quiconque n'a pas eu la gorge contractée, à l'apparition sur l'écran de quelques immenses visages populaires, sanglants et convulsés ; quiconque n'a pas été soulevé à l'accent de cette voix impérieuse qu'emprunte chaque personnage du film et dans laquelle se mêlent les blasphèmes, les prières et les appels, ceux-là n'ont plus rien à attendre d'eux-mêmes, la jeunesse s'est retirée de leur corps. On ne leur demande pas de céder à une idéologie, de souscrire à un dogme, ils ont trop peur de se compromettre ; mais qu'ils se refusent à reconnaître la grandeur où qu'elle se manifeste, à épouser, même un instant, un mouvement héroïque qui leur est décrit avec tout ce qu'il comporte de violence, de magnétisme et d'arbitraire, voilà qui donne la mesure de ces gens-là. Laissons-les à leurs remarques distinguées sur les qualités extérieures de l'ouvrage, à leurs considérations critiques, à leurs réflexions sur les problèmes techniques : ils rendent hommage, dans leur jargon, à la science du montage, et la charge des cosaques, avez-vous observé la charge des cosaques, et l'anecdote de la viande avariée, quelle hardiesse dans l'exposition. Ils ne perçoivent donc pas que ces prouesses sont peu de chose au regard de ce qui fait le prix même du film, ce déchainement de la colère collective, le passage bouleversant de la servitude à la rébellion, de la rébellion à l'émeute ; la minute où s'opère la rupture avec tout un passé, toute une tradition ; et, par dessus tout, cette contagion révolutionnaire qui gagne un peuple entier en qui se réveille le goût et l'espoir de la subversion. Un vent viril secoue toute cette histoire et conduit une multitude brûlante au sacrifice d'elle-même. Nulle part nous n'avons humé une odeur aussi mâle, qui règne d'ailleurs sur tout ce qu'Eisenstein a fait jusqu'ici, où il n'est rien qui ne puisse être dédié à la gloire de l'homme dans le moment où il s'arrache à ses liens et s'évade. Les ouvriers de l'usine, dans *La Grève*, l'équipage du *Potemkine*, les soldats de Petrograd dans *Octobre*, les paysans de *La Ligne Générale*, toutes ces foules qui s'ouvrent aux paroles des tribuns, on les voit naître à la convoitise de la liberté et s'affranchir dans un sursaut. Il n'y a point de place, dans le développement de ces conflits, pour les préoccupations de l'individu. Qu'il aille et qu'il vienne, avec son tourment secret, son inquiétude, son agitation ; qu'il s'affronte à lui-même : Eisenstein n'en a aucun souci. Il se rit bien de nos débats sentimentaux ; il faut entendre quel mépris vertigineux les femmes lui inspirent et il se garde, dans sa vie et dans son œuvre, de leur présence, dont il hait l'action débilite. Il n'y a guère qu'un morceau d'*Octobre* qui fasse allusion à leur existence, et le rôle qui leur est attribué dans les événements du Palais d'Hiver, la représentation directe et impitoyable de certains détails, en disent long sur la misogynie d'Eisenstein et sur la nature de ses passions terrestres, tournées uniquement vers l'art qu'il pratique, la foi dans le marxisme, et le commerce de quelques amis. Tout le cinéma contemporain est écrasé par un tel homme : tout au plus peut-on situer, à côté de lui, Charlie Chaplin et Eric von Stroheim. C'est d'ailleurs sous une grande effigie de von Stroheim que, dans son bureau de la Sowkino, à Moscou, Eisenstein assemble les fragments de ses films : il reconnaît en celui qui fit *Les Rapaces* un maître et un parent, et l'on devine pour quelles raisons.

A. V.



Le peintre sur le balcon du Kursaal



J.-J. Gailliard : Portrait d'Ensor



M. André Gide avec Dindiki



Jacob Epstein : Buste de Joseph Conrad



Maxime Gorki et Franz Hellens à Sorrento



George-Bernard Shaw

Photo Robert De Smet



MM. Cam. Goemans, Joan Miro, Hans Arp, E. L. T. Mesens et P. G. van Hecke
à l'Exposition Hans Arp



Max Ernst: «Le rendez-vous des amis»
(1. René Crevel; 2. Philippe Soupault; 3. Arp; 4. Max Ernst; 5. Max Morise;
6. Fédor Dostoïevsky; 7. Rafaele Sanzio; 8. Théodore Fraenkel; 9. Paul Eluard;
10. Jean Paulhan; 11. Benjamin Péret; 12. Louis Aragon; 13. André Breton;
14. Baargeld; 15. Giorgio di Chirico; 16. Gala Eluard; 17. Robert Desnos)
(Décembre 1922)

L'étoile de mer. —

*Qu'elle est belle
Après tout
Si les fleurs étaient en verre
Si les fleurs étaient en verre
Belle, belle comme une fleur en verre
Belle comme une fleur de chair
Vous ne rêvez pas !
Belle comme une fleur de feu
Les murs de la Santé
Qu'elle « était » belle
Qu'elle « est » belle.*

Voilà les sous-titres de l' *Etoile de Mer*, poème de Robert Desnos, tel que l'a vu Man Ray.

Ce film fut montré, pour la première fois, à Paris, le dimanche 13 mai dernier, aux invités du vicomte de Noailles.



André de Ridder, vu par Paul Haesaerts

Chronique des disques. —

Stendhal raconte, dans sa *Vie de Haydn*, que le musicien se faisait coiffer avant de commencer à écrire et revêtait ses plus beaux vêtements; le papier « sur lequel il composait devait être le plus fin possible et le plus blanc ». Propreté et attention, telles sont bien les qualités maîtresses de cet art, avec tout ce que l'on peut en déduire. Sa symphonie

La Cloche, que vient d'éditer la Compagnie *Columbia*, est, sous ce rapport, un pur chef-d'œuvre. On sait que Haydn donnait à ses innombrables symphonies les noms de petits romans qu'il avait lus et qui guidaient l'âme du compositeur. *Columbia* a bien fait de nous donner cette symphonie digne de sa célébrité. Nous avons là aussi un enregistrement qui mérite la plus grande estime, car il reproduit très fidèlement les moindres nuances de l'orchestre ; si j'ajoute que celui-ci est dirigé par Hamilton Harty, l'on se rendra compte que la tâche de l'enregistreur a été facilitée par la qualité du chef et de ses musiciens.

Columbia est en train de conquérir la première place dans l'édition des grandes œuvres du répertoire classique et moderne. Il faut louer cette compagnie de ne se laisser arrêter par aucun obstacle et d'aborder de front les enregistrements les plus compliqués. De grandes symphonies des maîtres sont en préparation, et l'on nous annonce des œuvres de Strawinsky, de Glazounow, etc...

Nous avons signalé, naguère, les fragments de la *Sonate* pour hautbois de Haendel, jouée par l'excellent artiste Bleuzet, du Conservatoire de Paris. Deux autres fragments viennent de paraître en un disque fort remarquable (*Columbia*). Ce beau dessin mélodique, noble et gracieux, sans rien de cet air solennel et guindé reproché parfois à Haendel, et que l'instrument détaille si bien, nous le retrouvons sur un très beau disque (édité par *Polydor*), où est imprimé le *largo* d'orgue extrait de *Saül*, et au verso, l'*allegro* du *Concerto en fa majeur*, pour orgue aussi ; les sonorités sont larges et profondes et « sortent » comme sous les voûtes d'une cathédrale, on perçoit les moindres vibrations et l'éloignement des ondes dans l'espace ; c'est du plus bel effet. J'en dirai autant et davantage encore du *Concerto en ré mineur* pour orgue, de Bach, joué par le bon organiste Sittard, et édité par la même compagnie. Le disque fait partie de la série « Polyfar », où l'on trouve de fort bons enregistrements de musique classique et moderne. *Polydor* s'est assuré la collaboration de l'orchestre du Stadt Opéra de Berlin ; avec un tel orchestre, dirigé par Max von Schillings, l'opérateur n'a pas à redouter les surprises désagréables. C'est ainsi que *Polydor* vient de réaliser un enregistrement tout à fait remarquable, certes le meilleur qui existe, du *Prélude de Tristan et Yseult*, ces pages d'une subtilité, d'une fluidité et d'une couleur si nuancée, dont rien n'est perdu sur le disque.

Je parlais tout à l'heure d'un enregistrement d'orgue. Quand l'orgue et les voix se mêlent sous les voûtes d'une église, il en résulte de puissants effets. Les *Chœurs de la Basilique de Berlin* (*Polydor*) sont certes le disque le plus réussi que je connaisse dans ce domaine ; l'instrument et le chœur gardent chacun sa valeur ; à part un léger sifflement, la reproduction donne toute satisfaction.

De fort bons disques de chant sont édités chez *Polydor*. Je citerai surtout — me tenant toujours au point de vue de la musique pure — les morceaux de *Così fan tutte* et de *Don Juan*, chantés admirablement par Mme Félicie Hüni-Mihacsek, d'une voix claire, chaude et très souple, tendre et prenante. Il faut entendre chanter Mozart en allemand pour en goûter tout le charme. Signalons aussi deux disques plus anciens ; je ne peux cependant les aimer moins que s'ils bénéficiaient de l'enre-

gistrement électrique : la *Sérénade* de Strauss, d'une délicieuse fraîcheur, avec son accompagnement qui jaillit comme l'eau d'une fontaine, et chantée par la grande cantatrice Frida Hempel, et l'air du *Barbier de Séville*, « Una voce poco fa », dont les vocalises sont détaillées par la voix miraculeuse de Ada Sazi (*Polydor*).

Ne négligeons pas la musique dite « exotique ». Je suis loin de sous-estimer son rythme et sa... couleur. Et je veux citer en premier lieu les fameux *Tangos* édités par *Odéon*, ceux de l'orchestre Bianco-Bachicha surtout, dont je choisirai pour ma part ces quatre modèles charmants : *Pato*, *Primavera*, *La rinconada* et *Maipu*. La *Favorita*, exécutée par l'orchestre Tipica Canaro est aussi bien curieuse (*Odéon*). A la même firme, ont paru des *Danses* très pittoresques de la Argentine, au claquement des castagnettes, celle de Granados langoureuse et triste, et une *Corrida* endiablée qu'on entend sans se lasser. On croirait voir la danseuse devant soi. Les chansons de Raquel Meller, surtout *Caperucita*, sont aussi bien entraînantes (*Odéon*).

Blue River, cet étonnant fox-trott chanté d'autre part par Sophie Tucker, Wiener et Doucet l'interprètent au piano avec leur fougue ordinaire ; exécution pleine d'esprit et de fine virtuosité. C'est une réussite de plus à l'actif de ces deux remarquables artistes (*Columbia*).

J'ai gardé pour la fin les fox-trott de l'orchestre Red Nichols Five pennies, parce qu'ils me paraissent réaliser une véritable expression d'art dans ce domaine. Pour les musiciens raffinés, des ouvrages tels que *Hurricane*, *Cornfeld* et *Bonegard-Shuffle* (*Brunswick*) me semblent typiques. L'usage des instruments à percussion, le petit nombre d'instruments simples, la mesure toujours identique, les étranges déformations, tout cela fait de ces morceaux des chefs-d'œuvre d'un genre. Ils ont ceci de remarquable, que la mélodie, malgré de continuelles brisures, se ressaisit sans cesse, et par son obstination à reparaitre, se marque plus fort dans la mémoire.

Franz Hellens.

P.-S. — Parmi les nouveautés : Une *Symphonie* de Schubert (*Columbia*) ; ouverture d'*Obéron* (*Polydor*) ; le *Tombeau de Couperin*, pour piano, de Ravel (*Odéon*), et *Petite suite* — « En bateau » et « Ballet » — de Debussy (*Odéon*).

Le Fixateur HUBBY'S, à base d'alcool et de jaune d'œufs, maintient impeccablement les cheveux sans les graisser.

Chez Coiffeurs et Parfumeurs, à Fr. 12.50 le flacon. —

DELEU

19, rue des Tanneurs, à Anvers. — Tél. : 310,80





Frits van den Berghe, par lui-même

Les Ballets Russes de Serge de Diaghilew. —

En suivant de ville en ville les Ballets Russes de Serge de Diaghilew et en considérant ici et là les réactions du public, j'ai pu sonder le fossé qui sépare encore les ballets les plus récents d'une importante fraction des spectateurs. J'avais antérieurement reconnu le malentendu qui oppose la critique attitrée des spectacles de la danse, aux ballets Diaghilew. Je pense que le retard entre le public, les critiques et les maîtres de ballet de la célèbre Compagnie vaut d'être comblé : les ballets Diaghilew ont une part trop large dans l'art d'aujourd'hui pour qu'on ne tente point d'éclairer le malentendu.

Tel est le motif qui m'a tout d'abord incité à rechercher les raisons profondes du malentendu. Par après, mon admiration pour l'œuvre des chorégraphes des Ballets Diaghilew m'a poussé à étendre mon projet. Aussi bien est-ce aujourd'hui une étude que j'écris. Ce numéro deux de *Variétés* devait porter cet essai à son sommaire. Des documents photographiques, que je ne pouvais réunir seul, rejettent mon étude au numéro trois. Elle paraîtra ainsi à la fin de la saison de Paris, la vingt et unième, des Ballets Diaghilew.

L'œuvre chorégraphique de Léonide Massine mérite, plus que tout autre peut-être, de retenir l'attention. Pour la première fois, les Ballets Diaghilew se sont trouvés au niveau des recherches qui préoccupaient, dans le même temps, les Picasso, les Braque. Cela seul suffirait à sauver de l'oubli Léonide Massine. Mais ce qui me paraît bien autrement émou-

vant, c'est la volonté de Massine, partout exprimée, de sauver la danse, de la dépouiller de toute littérature, de tout formalisme, pour la retrouver dans sa pureté foncière. La danse est une chose ; la musique, la littérature en sont d'autres. On l'avait trop oublié, plein de cette injustice qui fait des spectacles de danse un « divertissement », avec tout ce que le mot comporte d'un peu méprisant.

G. Anthelme.



Gustave de Smet, par Joseph Cantré

Concert Quinet. —

Le compositeur Fernand Quinet recrée, à Bruxelles, des concerts de musique de chambre pour petit orchestre. Sa maîtrise enthousiaste nous promet des exécutions parfaites. Au programme du premier concert, trois œuvres sont à retenir :

La Symphonie de J. Chr. Bach évoque toute l'heureuse préciosité d'une musicalité riche trop oubliée.

jean fossé

c'est un couturier

43 chaussée de Charleroi

bruxelles

L'Air de concert de W. A. Mozart, avec accompagnement de petit orchestre et piano obligé (M. Marcel Maas), fut fort bien chanté par Mme Evelyn Brélia.

Quant aux *Moralités non légendaires*, huit coples de P. J. Toulet, harmonisés pour voix et petit orchestre par M. F. Quinet, elles allient la délicate subtilité du poète à la lucidité ironique (sourire inachevé) du compositeur. Poésie et musique vivent assez indépendantes extérieurement et se joignent comme une manière de contrepoint. Les poèmes de P.-J. Toulet ont servi de prétexte à musique et peut-être aussi de régulateur à la générosité d'inspiration de M. Quinet. Crowet.

Martyres casquées. —

Souliers à semelles de crêpe, bas de laine, jupe en kasha, pull-over en jersey et... petit feutre. On l'a assez dit, voilà l'allure libérée, affranchie, à l'aise, de la femme d'après guerre. Les psychologues, devant ce phénomène qui semblait provoquer la fin des modes, ont bien fait de ne pas y croire. Cette allure encore est un genre !! Et les élégantes n'ont pas cessé de souffrir pour être belles. Si les pieds, les jambes et la poitrine sont à l'aise enfin, voilà que la tête ne l'est plus ! Malgré les cheveux coupés, la petite cloche, chaque jour davantage, se transforme en serre-tête et provoque des durillons aux oreilles des femmes. Il n'est pas rare de voir de jolies sportswomen enlever clandestinement leur petit chapeau pour se frotter le bord des oreilles de vaseline, parfumée, bien entendu. N.

Cocktails. —

Voici le classique et très en vogue « *Bronx* », qu'adorent généralement les femmes aux yeux bleus :

— Une orange pressée, 1/3 gin, 1/3 vermouth français, 1/3 vermouth italien, glace, frapper très fort.

— Et puis, voici un cocktail inédit : « *Folie de Saint-Cloud* », pénétrant et ardent, à l'antipode du « thé pour deux » : 1 1/2 gin, 1/2 curaçao, 1 vermouth français, 2/3 vermouth italien, 1 jet de citron, glace, frapper très fort. Dave.

Buster West. —

Parmi tant de danseurs élastiques et syncopisants, Buster West fonce comme un jeune poulain, qui aurait de l'humour la mesure en même

des milliers d'automobilistes utilisent

Pourquoi?

Essais et Démonstrations :

A. PETIT, 100, Rue Montoyer - Téléphone 384.49

VIX

temps que la drôlerie. Hal Sherman, plus caricatural, plus aigu, est autre chose que ce déchainé doué de mouvements glissants, cassés, retournés, disloqués, saccadés, fuyants et bondissants, mais que lie et harmonise un juvénile rythme musculaire sans le moindre effort apparent. De ce fait, sa danse relève en même temps moins de cette acrobatie qui fut la grande révélation des danseurs américains. Elle est suivie plus que poussée par le jazz, très vivante et humaine par l'évocation de certains déhanchements et certains gestes d'enfant, mais elle est fraîche et souple aussi par un côté animal pur et primitif, qui évoque heureusement plus le deck que le plateau. Joh. M.

Fait-divers. —

« Lundi matin, on le sait, deux individus ont distribué des billets de mille francs dans les Champs-Élysées. Ils les disaient faux. Ils étaient vrais. Mais où l'affaire devient plus curieuse encore, c'est qu'avant-hier soir un riche touriste se présenta dans un commissariat et déclara qu'il avait perdu un paquet de billets de mille. « Il y en avait une quinzaine, dit-il, et j'ai dû les perdre dans le voisinage de l'avenue Montaigne. » Tout s'explique. Mais où est le mystérieux distributeur qui restituait à tous le bien d'un seul, selon une formule plus humoristique que légale ?... La police se pose la question. » — (Communiqué par René Clair.)

Le portrait de Bernard Shaw. —

Le remarquable portrait de Bernard Shaw, que nous publions dans ce numéro, fut pris à Londres, au mois de mars dernier, par le photographe Robert de Smet. Les admirateurs du grand auteur dramatique peuvent se procurer cette photo, format 18x24, au prix de 50 francs, en s'adressant au Studio Robert de Smet, 62, avenue Louise, Bruxelles.

Le bon sens belge ou quinze ans après. —

Aux Ballets Russes, au Théâtre Royal de la Monnaie, à Bruxelles.

On vient de finir ce formidable *Sacre*. Le public bruxellois, 15 ans après, est partagé !

La dame en tailleur. — Ça et de la peinture de Gustave de Smet, c'est à en devenir folle !

La dame en robe du soir. — Ne vous gênez pas, chère amie.

l'INTERIEUR MODERNE
DEPUIS D'HERNBERG 17
TEL. 149.87

EST LA SEULE MAISON CAPABLE DE VOUS MEUBLER AVEC GOUT!

Disparition de l'Hulstkamp. —

Le souvenir du *Paysan de Paris* n'est pour rien dans les commentaires où nous entraîne la nouvelle de l'obligation où se trouve l'*Hulstkamp*, aux Galeries Saint-Hubert, de fermer bientôt ses portes. On ne manquera pas de dire que c'est un peu du vieux Bruxelles qui disparaît. Que le reste suive, et sans tarder : nous n'y voyons aucun inconvénient. Déjà, à quelques pas de l'*Hulstkamp*, la librairie Dechenne a cédé le terrain à la Compagnie Française du Gramophone : ce laboratoire musical où les chansons tournent entre leurs cages de cristal, nous touche d'un peu plus près que les stocks de volumes et de revues auxquels il a succédé. Le café de l'*Hulstkamp* — dont l'intérieur, avec ses miroirs parallèles où basculait tout un jeu de globes allumés, tenait du manège forain et du Palais des Mirages — le café de l'*Hulstkamp* avait une réputation littéraire à laquelle on feignait de croire pour ne pas affliger ceux qui s'y donnaient rendez-vous. Au vrai, on y rencontrait des cuistres anachroniques, à côté de personnages dont il serait vain de nier le caractère pittoresque. La plupart d'entre eux entretenaient avec la poésie, la musique ou la peinture un commerce assez précaire, d'une nature mal définie. Mais il n'importait guère : ce qu'on leur demandait, c'était une certaine fantaisie, une certaine bonne humeur qui donnaient à leurs propos une couleur sur la qualité de laquelle on eût été mal venu de se montrer exigeant. De vieilles habitudes vont prendre désormais un autre tour ; l'itinéraire quotidien de quelques hommes sera soumis à des modifications dont on ne peut encore prévoir le retentissement sur leurs existences ; un lieu nouveau accueillera leur bruit de paroles que le premier coup de vent n'aura aucune peine à dissiper.

A. V.



Edgar Tytgat



Mon Parfum et Les fards Pastels de **BOURJOIS**

KURSAAL D'OSTENDE

SES CONCERTS
SES SALONS
LES AMBASSADEURS



JAMES ENSOR A DIT :
"OSTENDE, LA VILLE DES
MERVEILLES ET DES EAUX... "

Du nouveau à Ostende :

On y ira, par

AVIONS SABENA

Service quotidien à partir du 24 avril,
de Londres et de Cologne.

On y viendra en 4 heures de Paris, par

TRAIN PULLMAN

à partir du 1^{er} juillet.

On y logera au

ROYAL PALACE

Hôtel entièrement réagencé et qui
sera géré par

La Société Ostende-Balnéaire

LA MAISON

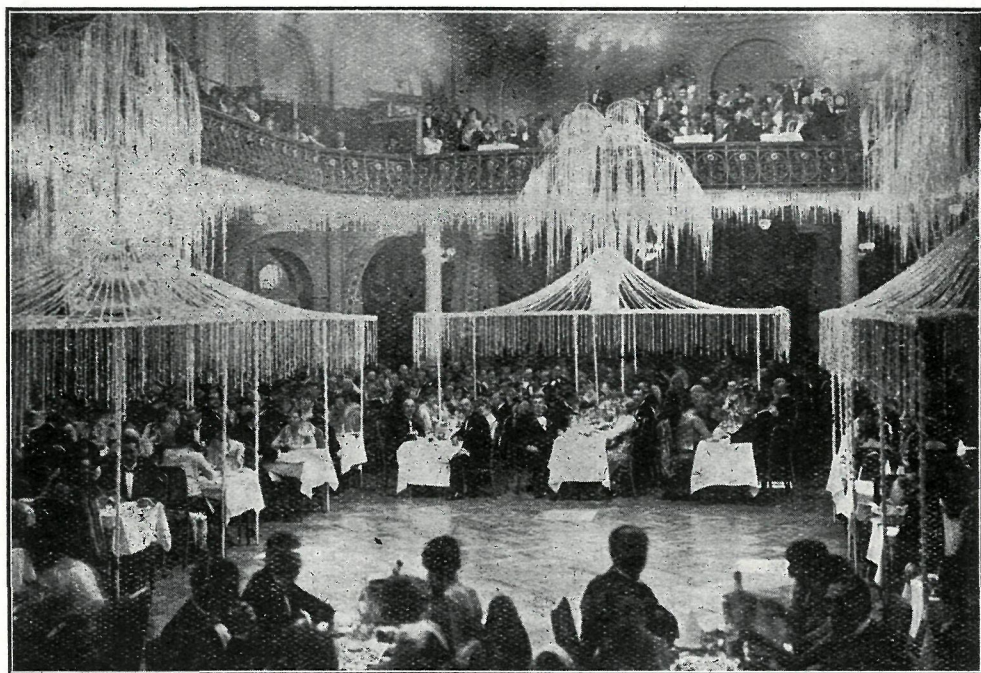
M. Marcotti

COTILLONS

103^b rue Royale 103^b --- Bruxelles

Téléphone : 283.87

Unique dans son genre -- Toutes les dernières nouveautés pour : Dîners, Bals, Fêtes
— Cotillons, Poupées, Cadeaux, Crackers,
Menus artistiques, Décorations



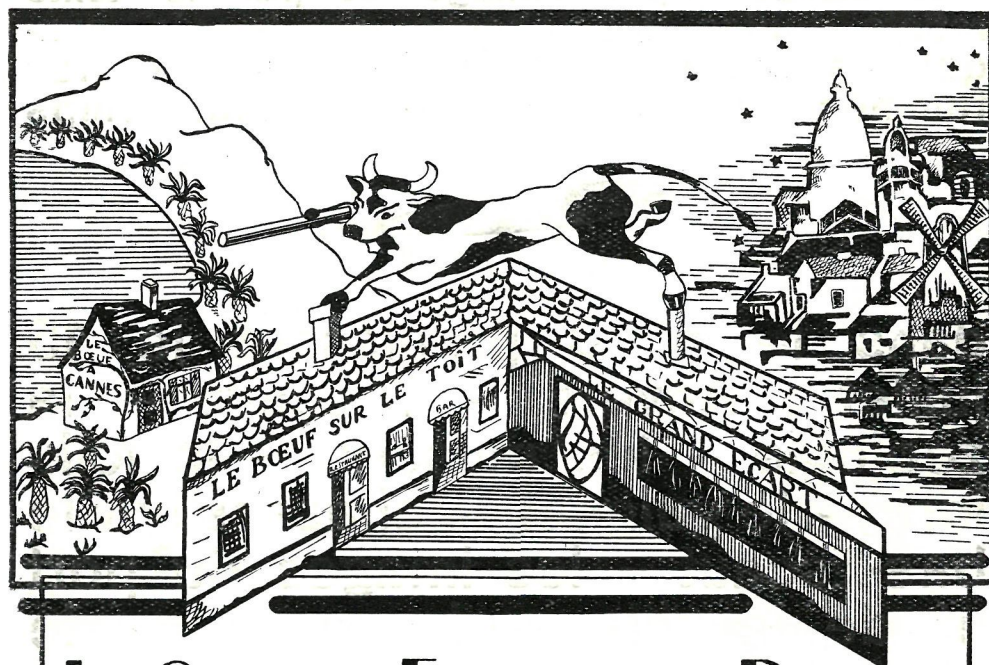
LA CASCADE D'ARGENT

Salle des Ambassadeurs du Kursaal d'Ostende
Création de la MAISON MARCOTTI

“ VARIÉTÉS ” par l'image et par le texte reflète toutes les choses de la vie auxquelles s'intéressent les hommes et les femmes qui désirent être de leur temps

dans le n° 3 paraissant le 15 juillet : Anvers ~ l'Escaut ~ la zoologie ~ les musées ~ le folklore ~ le guignol ~ chasses sur le bas-Escaut ~ les images du port et de la ville ~ la mode ~ le cinéma ~ etc. etc. etc. ~

douze numéros
du plus moderne
et du plus complet
des magazines
belges pour
80 francs l'an



LE GRAND ECART A PARIS
7 RUE FROMENTIN - TRUDAINE 1334

LE BŒUF SUR LE TOIT A PARIS
28 R. BOISSY D'ANGIAS — ÉLYSÉES 25 84
(A PARTIR DE SEPTEMBRE : 26 R. DE PENTHIÈVRE)

LE BŒUF SUR LE TOIT A CANNES
6 RUE MACÉ — TÉLÉ : 18-24

L'AMPHITRYON
RESTAURANT

Vieilles traditions
de la cuisine française

THE BRISTOL BAR

Le rendez-vous du High-Life

SON GRILL-ROOM-OYSTER BAR
A L'ETAGE

PORTE LOUISE - BRUXELLES

Tél : 182.25-182.26 et 226.37

LA LIBRAIRIE

JOSE CORTI

6, RUE DE CLICHY, A PARIS

Dépôt exclusif
à
PARIS
de
" VARIÉTÉS "

est heureuse de se mettre
à votre disposition pour :

vous FOURNIR immédiatement tous les
livres nouveaux et en particulier de littéra-
ture d'AVANT-GARDE en éditions ordinaires,
originales ou de luxe ;

vous TROUVER tous ouvrages rares ou
épuisés ;

vous ASSURER toutes souscriptions ;

et vous RENSEIGNER gracieusement
sur toutes questions bibliographiques

CONFIEZ-LUI
vos COMMANDES



Le sac IMPERMITE assure à vos vêtements une protection absolue contre les mites. Le sac IMPERMITE peut contenir plusieurs vêtements disposés sur leur porte-manteau, et être suspendus, comme un porte-manteau ordinaire, dans n'importe quelle armoire.

I M P E R M I T E
Fr. : 7,50 chez tous les droguistes

Seul Concessionnaire des
**TISSUS
RODIER**
POUR L'AMEUBLEMENT

Manufacture
de Tissus d'Ameublement

Lucien BOUIX - Direction: CART

Reproduction et Restauration de
Tapisseries anciennes et modernes,
Gobelins, Bruxelles, Aubusson,
Canevas, etc.
Médaille d'or Exposition des Arts
Décoratifs, Paris 1926.

Fabriques :
à Malines, 12, Mélane ;
à St-Sorlin de Morestel (Isère) France
Maison de vente et atelier
2, rue du Persil, (Place des Martyrs) Bruxelles
Téléphone : 241,85



Les Disques

„polydor“

le record de la qualité

Disques Brunswick
les meilleurs pour la danse



Edm. VERHULPEN, 35, Rue Van Artevelde, BRUXELLES

PIPPERMINT



Exigex un
GET!

Liqueur
Tonique et Digestive
PUR SUCRE

**LA REINE DES CRÈMES
DE MENTHE**

Etendu d'Eau le PIPPERMINT
est le Meilleur des Rafrâichissements

TRADE MARK EN 1796 - GET FRÈRES - REVEL (H^{te} Garonne)

GET frères

à REVEL (H. - G.)

(Maison fondée en 1796)

Inventeurs du Peppermint

Demandez leurs liqueurs
extra-fines

ANISETTE EAUX - DE - NOIX
CRÈME DE CACAO
CHERRY-BRANDY TRIPLE-SEC

Préparées suivant les vieilles traditions

CIGARETTES DE GRAND LUXE
L.-R. THÉVENET
 180. RUE ROYALE.
 BRUXELLES



ses
flacons
anciens

FRANÇOIS

COIFFEUR POUR DAMES

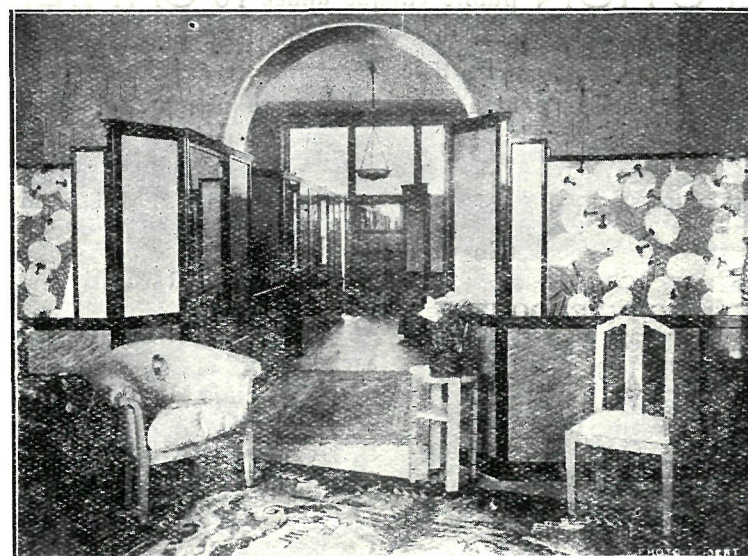
4, BOULEVARD DU RÉGENT

BRUXELLES

TÉL. 238,72

MIDDELKERKE 4-6, RUE VAN HINSBERG

TÉLÉPHONE 107



SES COIFFURES — SES PARFUMS
SES POSTICHES

SPÉCIALISTE DES COIFFURES PERMANENTES
RÉALISÉES PAR DES APPAREILS DE TOUT
DERNIER PERFECTIONNEMENT

SELECTION

CHRONIQUE DE LA VIE ARTISTIQUE

Directeur :
André de Ridder
Secrétaire de rédaction :
Georges Marlier

SELECTION publie chaque année 10 CAHIERS comportant, à côté de chroniques d'actualité, une monographie consacrée à l'un des principaux artistes de ce temps; chaque cahier comporte 64 à 80 pages, dont au moins 32 reproductions.

RAOUL DUFY (paru)

GUSTAVE DE SMET (à paraître)

(En préparation :)

EDGARD TYTGAT
HEINRICH CAMPENDONK
OSSIP ZADKINE
FLORIS JESPER
JEAN LURÇAT
G. VAN DE WOESTYNE
MARC CHAGALL
F. VAN DEN BERGHE
LOUIS MARCOUSSIS
ETC.

CONSTANT PERMEKE
MAX ERNST
OSCAR JESPER
ANDRE LHOTE
AUGUSTE MAMBOUR
JOAN MIRO
CRETEN-GEORGES
FERNAND LEGER
RENE MAGRITTE
ETC.

Abonnement (10 cahiers)	Belgique	60 francs
	Etranger	15 belgas
Prix du cahier :	Belgique	7.50 francs
	Etranger	2 belgas

EDITIONS SELECTION

126, Avenue Charles De Preter
ANVERS

LOUIS MANTEAU

62 Boulevard de Waterloo — BRUXELLES
Téléphone 275.46

TABLEAUX DE MAITRES ANCIENS & MODERNES

PRIMITIFS -- ECOLES HOLLAN-
DAISE ET FLAMANDE -- L'ÉCOLE
BELGE MODERNE -- LA JEUNE PEINTURE

ACHAT DE COLLECTIONS

E. GOBERT

PHOTOGRAPHE
PORTRAITISTE

Spécialiste
en reproduction
de tableaux, ob-
jets d'art, anti-
quités et tous
travaux industriels

Se rend à domicile pour " Home Portrait "

253, Chauss. de Wavre, Ixelles

Studio ouv. en semaine de 9 à 7 h.
le Dimanche, de 10 à 14 heures.

Téléphone : 350.86

LE CADRE

S. A.

29 rue des Deux-Eglises
Téléphone 353.07

Succursale :
2 Place Sainte-Gudule
BRUXELLES



p i r a r d

**ensembles
tableaux**

30, rue saucy verviers

xxx

**galerie "l'époque"
43, chaussée de char-
leroi, bruxelles. - 1^{er} é-
tage. téléphone 272.31**

**tableaux et sculptures expres-
sionnistes et surréalistes
a r t f o l k l o r i q u e**

**œuvres de hans arp - heinrich campendonk -
joseph cantré - marc chagall - giorgio de chi-
rico - marc eemans - max ernst - gustave de
smet - paul klee - rené magritte - auguste mam-
bour - joan miro - floris jespers - oscar jespers -
frits van den berghe - ossip zadkine, etc...**

xxxi

GALERIE
« Le Centaure »

62, Avenue Louise, Bruxelles - Téléphone 288,36

Tableaux modernes

Expositions

Vente

Achat

Huitième année



AVIS : pour être documenté sur le mouvement moderne en peinture, pour connaître les meilleurs artistes d'aujourd'hui il faut :

- 1° *LIRE " Le Centaure " chronique artistique paraissant chaque mois, d'octobre à juillet (10 numéros par saison — Abonnement 25 francs)*
- 2° *VISITER régulièrement les expositions du " Centaure " (accessibles de 10 à 12 1/2 et de 13 1/2 à 18 h., le dimanche jusqu'à 13 heures.)*

l'homme d'affaires a son bureau à

rayguy - house

bruxelles

28 place de brouckère

tél. 284 00



HERGE